

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FRANC DE PORT.

PRATIQUE AVEC SCIENCE.

REVUE AGRICOLE

MANUFACTURIERE, COMMERCIALE ET DE COLONISATION

ORGANE OFFICIEL DE LA CHAMBRE ET DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE

J. PERRAULT,

*Deputé du Comté de Richelieu à l'Assemblée Législative,
Elève diplômé de l'École Impériale d'Agriculture de Grignon, Seine et Oise, France
et du Collège Royal Agricole de Cirencester, Gloucestershire, Angleterre—Membre
de la Société Impériale Zoologique d'acclimatation de Paris &c., &c.*

FEVRIER 1864.



SPARRERE COLLECTA.

BUREAUX A LA BATISSE TOUPIN, PLACE D'ARMES,
MONTREAL.

PROGRES AVEC PRUDENCE.

ABONNEMENT \$1 PAR AN PAYABLE D'AVANCE.

LE SOL, C'EST LA PATRIE! AMELIORER L'UN, C'EST SERVIR L'AUTRE.

LE PLUS PUSSANT ENGRAIS, C'EST LA SUEUR VOLONTAIRE DE L'HOMME LIBRE.

REVUE AGRICOLE.

FEVRIER.

SOMMAIRE.—Partie Officielle :—Assemblée de la Chambre D'Agriculture du Bas-Canada, du dix-neuf janvier 1864—Examen de Monsieur Jules Cazier comme professeur à l'Ecole d'Agriculture du Collège de Ste. Thérèse—La prochaine exposition provinciale agricole du Bas-Canada—Création d'une vingtième bourse en faveur de l'enseignement agricole.—**VOYAGE AGRONOMIQUE.**—Exploration de Québec au lac St. Jean.—Première partie : de Québec au lac Jacques Cartier—Considérations générales—Le départ de Québec—Le premier camp—Les instructions du Ministre d'Agriculture—Un faux guide—Le dimanche dans le camp—Un revers—Le lac Noël—Un camp de Hurons—Le lac Caribou—La mare de la rivière Montmorency—Le lac Jacques-Cartier—Correspondance datée du lac Jacques Cartier.—**DEUXIEME PARTIE.**—Avenir des hauteurs du lac Jacques Cartier—Les hauteurs du lac Jacques Cartier—Rapport de l'exploration Blaiklock—De Stoncham à la hauteur des terres, par Blaiklock—La hauteur des terres, par Blaiklock—De la hauteur des terres au lac St. Jean, par Blaiklock—Influence de l'altitude sur le climat et la végétation—Influence du climat, du soleil et des débouchés.—**TROISIEME PARTIE.**—Du lac Jacques Cartier au lac St. Jean—La navigation en canoës—La rivière Chicoutimi—De la rivière Chicoutimi à la rivière Uplika—Notre personnel de sauvages—La rivière Uplika—Une marche forcée le dimanche—Ce qu'il nous restait de vivres—La Belle Rivière—Les raquettes en rivière—Notre dernière galette—Une nuit sans souper.

Partie Officielle.

CHAMBRE D'AGRICULTURE DU BAS CANADA

Montréal, 19 janvier 1864.

Membres présents : Honble. L. V. Sicotte, Président; T. E. Campbell, Vice-Président; Honble. P. U. Archambault, O. E. Cagrain, et Honble. P. O. Chauveau.

M. le président ayant expliqué le but de l'assemblée, la Corporation du Collège Ste. Thérèse, par l'entremise du Revd. M. Thérien, a présenté M. Jules Constant Cazier, comme professeur d'Agriculture attaché à leur établissement.

Mr. Jules Constant Cazier déclare qu'il a été professeur de chimie à l'Ecole Impériale de Grignon et qu'il est porteur de diplômes établissant ces faits.

La Chambre d'Agriculture, après avoir posé quelques questions à M. Cazier, a résolu :

Qu'en vue de permettre aux Messieurs du Collège Ste. Thérèse de toucher à l'octroi du Gouvernement pour l'encouragement de l'enseignement agricole, un certificat, constatant capacité suffisante pour donner l'enseignement agricole à l'Ecole d'Agriculture du Collège Ste. Thérèse; sera donné à M. Jules Constant Cazier, aussitôt que celui-ci aura fait, à cette Chambre en mains de son

Secrétaire, remise des diplômes et certificats constatant qu'il a été Professeur à l'Ecole Impériale de Grignon.

Résolu : Que les médailles ordonnées par la Chambre des Arts et Manufactures, pour le département industriel du dernier Concours Provincial, soient payées suivant le compte fourni, et qu'un état du nombre de médailles distribuées et à qui, soit fourni à cette Chambre par la Chambre des Arts et Manufactures.

Résolu : Que, dans l'opinion de cette Chambre, la prochaine Exposition Provinciale aura lieu en septembre 1865.

Résolu : Que la Chambre d'Agriculture, étant informé de l'existence de vingt Districts Judiciaires dans le Bas-Canada, une nouvelle demi-bourse de \$50, sujette aux mêmes conditions que les 19 autres, soit et est par la présente fondée, de manière à ce qu'il y ait une demi-bourse pour chaque division judiciaire.

Le Comité nommé pour auditer les comptes fait rapport que les comptes ont été dûment examinés et approuvés.

Et la Chambre s'ajourne.

(Par ordre.)

GEORGES LECLERE.

Sec. S. A. B. C.

EXPLORATION

DE


QUEBEC AU LAC ST. JEAN.

PREMIERE PARTIE.

DE QUEBEC AU LAC JACQUES CARTIER.

SOMMAIRE.—Considérations générales—Le départ de Québec—Le premier camp—Les instructions du Ministre d'Agriculture—Un faux guide—Le dimanche dans le camp—Un renversis—Le Lac Noël—Un camp de Hurons—Le Lac Caribou—La mare de la Rivière Montmorency—Le Lac Jacques Cartier—Correspondance datée du Lac Jacques Cartier.

CONSIDERATIONS GENERALES.



A mise en valeur de nos terres incultes est la base la plus solide de notre avenir comme nation et chaque jour de nouvelles preuves viennent à l'appui de cette importante vérité. Le Canada depuis sa découverte n'a été qu'un vaste champ ouvert à la Colonisation, dont les travaux ne s'arrêtent pas aux premiers coups de hache du défricheur, mais embrassent encore l'exploitation du sol avec tous ses moyens. N'avons-nous pas vu nos centres commerciaux et manufacturiers croître avec le défrichement de nos forêts? Et les progrès de notre commerce et de nos manufactures sont-ils autres, que la résultante du développement de notre industrie agricole? C'est elle qui en donnant tous les jours une étendue plus grande à notre champ de production, a créé nos voies de communications et alimente aujourd'hui nos relations commerciales à l'intérieur et à l'étranger. C'est encore elle qui offre le marché de consommation le plus considérable aux articles d'importation reçus en échange.

En un mot faciliter la mise en valeur de nos terres incultes, c'est réaliser l'agrandissement de notre pays, doubler sa population, créer des revenus à l'état et asseoir solidement notre avenir national.

Qu'était-ce que le Canada il y a deux siècles? Une vaste forêt, peuplée de quelques tribus indigènes, sans relations commerciales, vivant des ressources de l'industrie individuelle. Ces peuplades, libres comme l'homme aux premiers jours, sillonnaient notre fleuve, labouraient notre sol, habitaient nos bois, vivaient des produits de la pêche, de la chasse, de la culture, et parcouraient l'immense étendue de leurs possessions, sans autre limite que celle de

leur puissance, sans autre loi que celle de leur liberté. L'agriculture d'alors, sur un sol encore vierge et enrichi par les débris d'une végétation luxuriante, se résuait aux opérations les plus simples, pratiquées à l'aide des instruments les plus primitifs. Mais à peine le Canada est-il appelé Nouvelle-France qu'une population active tire du sol d'immenses produits, exportés à l'étranger, où ils trouvent un débouché avantageux et permettent au colon canadien d'obtenir en échange les articles de commerce dont la colonisation lui a fait un besoin. La colonie prend bientôt de nouveaux développements, son commerce s'étend, le centre se forme et les voies de communication devenues plus faciles ouvrent un meilleur débouché aux produits. La production de son côté augmente, les instruments aratoires se perfectionnent, et la tenue du bétail est rendue nécessaire pour suppléer par les engrais à l'épuisement des récoltes. Si aujourd'hui on jette un coup d'œil sur notre industrie agricole dans le voisinage des centres, on y retrouve les instruments, le bétail et les cultures de la civilisation la plus avancée. Le haut prix de la propriété foncière, la facilité des débouchés, non seulement dans nos centres de commerce et d'industrie, mais encore, grâce à nos voies ferrées, à nos canaux et à nos vapeurs transatlantiques, jusque dans les centres commerciaux de la vieille Europe voilà les développements rapides du Canada, hier au berceau, aujourd'hui luttant de progrès avec les plus vieilles nations du continent européen.

La colonisation a tout fait et nous pouvons regarder avec orgueil cet enfant de notre énergie au souvenir des fatigues et des sueurs qu'il a eues. Rappelons-nous ce qu'il a fallu aux premiers colons de vrai courage pour s'attaquer à l'épaisse

forêt, dont le couvert impénétrable semblait protéger si puissamment notre belle vallée, à cette forêt qui, semblait-il, devait demeurer là debout pour jamais, comme un rempart devant lequel s'arrêterait la hache impuissante d'uno poignée d'hommes. Rappelons-nous ce qu'il a fallu de travail pénible et persévérant dans cette lutte de tous les jours, exprimée par 9.000.000 d'arpents de terre défrichée !

Ce passé a son enseignement et est bien fait pour nous donner confiance dans l'avenir. En voyant l'enthousiasme général qui s'est emparé de notre population pour tout ce qui touche à la mise en valeur de nos terres incultes ; en voyant les octrois considérables votés annuellement à l'ouverture de nouveaux chemins pénétrant au cœur de la forêt, nous considérons comme incalculable l'augmentation que nous promettent vingt années à venir, non seulement dans notre population, mais dans notre production à tous les degrés.

Pourvu toutefois qu'une impulsion intelligente soit donnée à ce vaste mouvement. Pourvu que la direction des moyens employés ne soit pas laissée aux intérêts de localité, mais soumise aux exigences de l'intérêt général. En un mot, pourvu que les octrois du gouvernement ne soient pas employés à la colonisation de nos terres stériles, au détriment des riches alluvions de nos vallées, laissées improductives et sans voies de communication. Pour atteindre les plus grandes sources d'utilité publique de ces octrois, il faudrait une étude préalable de la valeur relative des terres à coloniser, au point de vue de la nature du sol, des débouchés et de leur avenir probable. Ce n'est qu'autant que le gouvernement aura des données exactes sur cette valeur relative qu'il pourra employer d'une manière productive les moyens mis à sa disposition dans le but d'ouvrir à la colonisation le vaste champ de nos terres incultes.

Et c'est parce que nous avons voulu nous rendre compte par nous-même de la valeur de cet immense territoire situé entre Québec et le Lac St. Jean que nous avons demandé comme une faveur l'autorisation de suivre l'exploration faite récemment par le gouvernement dans le but d'ouvrir un chemin de Québec à l'embouchure de la rivière, Metabetchouan.

Depuis deux ou trois ans un certain nombre de nos hommes publics, dont l'habileté consiste à se faire un piédestal de toutes les mesures populaires qui se présentent, se sont emparés de la question de la

Colonisation qu'ils exploitent en la prônant à tous les coins de rue pour s'attirer les faveurs du peuple, à la façon des saltimbanques en foire, tappant de la grosse caisse. Nous n'aurions pas d'objection au métier de ces bons gens, s'ils ne s'arrogeaient de décider en dernier ressort de la sincérité des hommes sincèrement à l'œuvre et qui depuis dix ans ont travaillé incessamment au développement de nos ressources agricoles. C'est ainsi que la presse de l'opposition nous a accusé d'avoir pour mission d'étouffer à prix fixe le projet d'une voie de communication entre Québec et le lac St. Jean.

Rien ne peint mieux le mobile de cette olique de fescurs de colonisation, qui ne peut voir qu'une spéculation personnelle attachée à tout acte de dévouement à la cause qu'ils font métier de jouer. En effet pour eux qui jouent à la colonisation il doit être difficile de croire à un dévouement sérieux. Heureusement que nous n'en sommes pas à nos débuts et que notre passé depuis dix ans est là pour dire les sacrifices de temps et d'argent, les études persévérantes et cinq années d'absence à un âge où le pays est cher, qui sont nos titres à la confiance du public. Titres que personne ne contestera et qui ne permettent à personne de douter de notre sincérité, pour tout ce qui se rattache à l'agriculture de notre pays.

Dans cette exploration, dont nous allons donner le compte-rendu, nous avons couru des dangers sérieux ; pendant cinq semaines de notre vie de bois nous avons été soumis à une nourriture à laquelle nous n'étions pas fait et à des fatigues dont nous n'avions pas l'habitude. La torture morale des derniers jours, où nous avons complètement manqué de vivres, avec la perspective de n'arriver jamais, a été aussi pénible qu'elle pouvait être avec une fin moins heureuse.

Notre naufrage sur le lac St. Jean a été probablement le plus grand danger auquel nous avons jamais été exposé dans une tempête. Mais tous ces dangers, ces fatigues ne sont qu'un incident au milieu des dangers, des fatigues et des ennuis des cinq premières années de notre voyage en Europe, et des cinq années que nous avons passées depuis notre retour ardemment à l'œuvre de la cause agricole.

LE DÉPART DE QUÉBEC.

L'EXPLORATION d'un chemin de Québec au lac St. Jean offrait des difficultés peu communes, et exigeait des préparatifs considérables pour assurer le succès d'une expédition à

travers un pays de montagnes arides, complètement inconnu aux explorateurs, qui n'avaient d'autres indications pour arriver à leur but que celle de l'aiguille magnétique. Dans une entreprise aussi hasardeuse il fallait avant tout, s'assurer des vivres pour tout le trajet, car à cette saison de l'année, il ne fallait pas compter sur le gibier qui traverserait notre route. Il fallait aussi une carte du pays aussi complète que possible, et sur une large échelle, indiquant non-seulement les cours d'eau mais encore les lignes des townships arpentés, les endroits habités et les chemins déjà ouverts soit dans les townships de Stoneham, soit encore sur les bords du lac St. Jean. Il fallait non-seulement une boussole, mais aussi les instruments nécessaires pour établir notre position exacte dans la forêt, dans le cas où nous aurions dévié de notre course. Autrement nous étions exposé à éprouver des retards dans notre marche et comme conséquence, en augmentant la durée de l'expédition, à diminuer celle de nos vivres. Nous savions que le pays que nous avions à traverser offrait à chaque pas des obstacles considérables, des arbres renversés, un bois épais, des montagnes à gravir, des rivières et des lacs à traverser, des savanes à franchir. Nous savions encore que dans les régions élevées des montagnes du Saguenay, les tempêtes de l'hiver ensevelissent sous des monceaux de neige toutes traces de sentiers, et à cette saison de l'année où elle est encore friable, la raquette ne peut que difficilement se frayer un passage au travers des menus bois de la forêt; sans mentionner les difficultés plus grandes du campement qui abrègent encore la distance parcourue chaque jour et augmentent d'autant la durée de l'expédition, aux dépens des vivres qui diminuent toujours.

Nous savions tout cela et disons-le, lorsqu'au départ de Québec, nos amis nous seraient la main pour la dernière fois en nous souhaitant un heureux voyage, nous comprenions que nous avions devant nous des dangers sérieux, mais aussi, nous nous sentions la volonté ferme de les surmonter.

C'était le 21 octobre que nous partions pour Stoneham où était le rendez-vous général de l'expédition. Nous arrivâmes tard le soir pour prendre le bois le lendemain. Le 22, trois Malechites et six pêcheurs du lac St. Charles employés comme porteurs, empaquetèrent les vivres sous les ordres de M. Hamel, puis allèrent camper dans la forêt. Pendant ce temps, M. Neilson allait à Larette, laissait ordre à

trois Hurons de nous rejoindre, dès leur retour de la chasse, et amenait au camp un autre Huron, le seul qui fut alors disponible dans tout le village, les autres étant encore à la chasse d'automne.

Le 23, au moment où nous levions le camp pour commencer notre première journée de marche, le personnel de l'expédition se composait donc des deux arpenteurs provinciaux, Messieurs Neilson et Hamel, de quatre sauvages, de six porteurs canadiens et du rédacteur de la Revue Agricole; en tout 13, un mauvais nombre et un mauvais jour puisque c'était le vendredi. Malgré ces pronostics fâcheux, après avoir pris un léger repas et fait les paquets, nous nous mîmes gaiement en marche, à onze heures, pour aller camper au bout du chemin commencé par la société de colonisation de St. Roch, à quatre milles de Stoneham.


LE PREMIER CAMP.

À PEINE étions-nous en marche qu'une neige épaisse, tombant à gros flocons, couvrit le sol de son blanc manteau. Les porteurs pesamment chargés haletaient sous le poids de leur paquet. Le chemin d'hiver que nous suivions, débarrassé sur une largeur de six pieds, n'offrait pas de pentes rapides ni d'obstacles sérieux, mais il traversait quelques savanes dans lesquelles nous enfoncions, de manière à perdre l'équilibre. De temps en temps, il fallait se reposer et c'est à peine si nous pouvions maintenir notre marche pendant un quart d'heure sans arrêt, tant elle était pénible. Il est impossible de se faire une idée des fatigues d'un voyage dans les bois sans en avoir été personnellement témoin. Il n'y a que l'habitude contractée dès l'enfance, qui permette à nos sauvages de les supporter. Aussi ceux-ci portaient-ils gaiement leur fardeau, tandis que nos jeunes canadiens, pleins de bon vouloir et d'orgueil pourtant, pliaient malgré eux sous leur charge.

Lorsque nous fûmes arrivés à l'extrémité du chemin de la société de colonisation de St. Roch, et que nous n'eûmes devant nous que l'épaisse forêt, avec ses mille obstacles sans le plus petit sentier ou la moindre indication pour diriger notre route, les chefs de l'expédition se décidèrent à camper. Les porteurs au reste étaient sévèrement éprouvés par cette première journée de marche et comme le premier campement est toujours plus long à organiser, il était urgent d'arrêter de bonne heure, pour être à l'abri avant la nuit venue. A trois heures et demie, la

camp était donc en pleine activité. Pour la première fois, nous entendions l'écho des montagnes voisines répéter les coups de hache nombreux de quatre bûcherons activement employés à faire le bois pour la nuit. A chaque instant, la chute lente d'un grand arbre sec, se frayant un passage, à travers les rameaux serrés, ajoutait ses craquements aux coups de cognée répétés par l'écho. Rien n'est gai comme cette activité de l'homme au milieu de la solitude effrayante du bois. Les saillies des travailleurs, oubliant les fatigues de la journée, les pétilllements d'un feu bien nourri sous la chaudière dans laquelle bout à gros bouillons le repas du soir, les tentes qui s'élèvent comme par enchantement et se tapissent d'une épaisse couche de sapins, tout cela forme un ensemble qu'il est difficile d'oublier et qui répand dans l'âme une satisfaction de bien-être contrastant singulièrement avec les habitudes de confort de la vie ordinaire. Avec les derniers travaux de campement s'était éteinte la dernière lumière du jour et en dehors du cercle éclairé par le feu du camp, la nuit nous enveloppait de ténèbres rendues plus épaisses encore par la neige tombant à gros flocons depuis notre départ. Chacun était occupé à faire sécher ses effets complètement trempés par la neige fondante et par le passage des savanes, lorsque le repas du soir fut servi.

LES INSTRUCTIONS DU MINISTRE D'AGRICULTURE.

 A soirée se passe tout entière à discuter la possibilité d'ouvrir à la colonisation le pays que nous allions traverser. Jusqu'ici rien ne s'opposait à la construction du chemin projeté, et la vallée de la rivière Huron dont nous suivions les contours offrait un terrain bien boisé, suivant des ondulations régulières, se prêtant bien à tous les travaux de la culture. Quelques toits même étaient déjà retenus par les nouveaux colons qui se proposent de défricher cette nouvelle région. M. Blacklock dans son exploration de 1849 et de 1852 de Stoneham au lac St. Jean avait suivi deux routes tout à fait différentes, la première suivant une direction nord, depuis le point de départ jusqu'au poste de la baie d'Hudson, à l'embouchure de la rivière Metabetchouan; la seconde, se rendant au lac Jacques-Cartier en inclinant plus à l'Est et en passant par le lac Caché. C'était la route que nous devons suivre jusqu'au lac Jacques-Cartier, en évitant toutefois les obstacles qui se présentent de Stoneham au lac

Caché en passant par la vallée de la rivière Huron sur les bords de laquelle nous étions alors campés. M. Neilson, qui avait accompagné M. Blacklock dans son exploration jusqu'au lac Kenogomi, avait une idée assez exacte des difficultés qui nous attendaient de l'autre côté du lac Jacques-Cartier et insinua sur la nécessité, où il se trouvait de hâter la marche de l'expédition pour éviter les neiges profondes qui de bonne heure en Novembre ensevelissent les terres hautes du lac Jacques-Cartier. Il était de la plus haute importance pour nous de franchir ces hauteurs le plus tôt possible, bien que nous fussions pourvus de raquettes, les premières neiges sont toujours des causes de retard et de fatigues, qui pouvaient compromettre la sûreté de l'exploration. Il était donc hors de question à une époque aussi avancée de la saison d'entreprendre autre chose que de traverser le pays en suivant la meilleure direction probable d'après les renseignements obtenus par les deux explorations précédentes, en prenant note du pays traversé et en plaquant le chemin parcouru de manière à guider plus tard la localisation du tracé. C'était à cela au reste que se bornaient les instructions du ministre d'agriculture aux chefs de l'exploration. Ces instructions sont à peu près le mot à mot de celles qui avaient été données par l'Hon. M. Evanturel, alors qu'il était ministre d'agriculture, avec cette différence que l'exploration avait pour but non-seulement l'ouverture d'une voie de communication avec la colonie du lac St. Jean, mais encore l'établissement du territoire situé sur le tracé du chemin, dont l'entretien n'était possible qu'autant que des colons seraient échelonnés sur tout son parcours. Voici ces instructions:

Bureau d'Agriculture, Québec,
17 octobre 1863.

Messieurs John Neilson et A. Hamel, arpenteurs, Québec.

Messieurs,

Une exploration préliminaire, afin de tracer une ligne praticable et avantageuse pour la construction du chemin proposé entre Québec et le lac Saint-Jean, ayant été jugé nécessaire, vous avez été nommés pour faire cette exploration, avec toute la célérité convenable.

Ayant, après délibérations sur les avantages que peuvent offrir les localités situées aux environs des dernières habitations en arrière de Québec, fait choix du point de départ vous commencerez votre exploration dans la direction du lac Saint-Jean; et vous

la poursuivrez dans le but proposé de tracer une ligne de chemin, par la voie la plus avantageuse où il vous sera possible de déterminer, entre votre dit point de départ et le lac Saint-Jean,—aux environs de l'embouchure des rivières Ouiatchouan, Metabetchouan ou ailleurs, ou en tout autre endroit au bord du lac que vous jugerez le plus facile et le plus avantageux dans un but de colonisation, tant des terres situées de chaque côté du chemin que de celles situées aux environs du lac.

Pour vous aider de toute l'information que possède ce bureau relativement à la région qui s'étend entre Québec et le lac Saint-Jean, copie du rapport de M. F. W. Blaiklock sur son exploration (en 1849) depuis l'angle Sud de Stoneham, courant Nord 15° Est 104½, jusqu'au bord du lac Saint-Jean, près de la décharge de la rivière Metabetchouan, vous est transmise, ainsi que deux plans figuratifs du pays en général qu'il a traversé directement ou qu'il a eu occasion d'examiner dans le cours de son exploration.

Dans l'exécution de cette exploration vous vous dispenserez de faire des mesurages du terrain, mais gardez notes des courses que vous suivrez dans la ligne explorée, laquelle vous plaquerez suffisamment pour qu'elle serve de direction lorsqu'il sera question de localiser la ligne pour la construction du chemin proposé, si toutefois le résultat de vos explorations est favorable, ce dont vous dresserez un rapport détaillé pour ce bureau, mentionnant approximativement l'étendue des terres cultivables de chaque côté du chemin, les difficultés que vous pourrez rencontrer dans son ouverture et le coût probable de sa construction, accompagné d'un plan figuratif indiquant, d'une manière approximative, la position de la ligne que vous considérez la plus avantageuse pour l'objet en contemplation.

Vous engagerez un parti d'hommes aux gages que la nature du service exigera et au nombre que vous jugerez nécessaire, et dans toutes les dépenses, tant pour votre parti que pour les transports, la plus grande économie vous est recommandée, et vous voudrez bien faire les comptes en double d'après les formules ci-jointes. J'ai, etc.,

L. LETELLIER, Ministre d'agriculture.

UN FAUX GUIDE.

DÈS le point du jour, samedi le 24 octobre, nous levions le camp et à la suite d'un guide recommandé par la société de colonisation de St. Roch, nous pénétrions dans l'épaisse forêt,

tantôt cotoyant les flancs d'une colline, tantôt traversant une plaine humide plantée d'aulnages, dont les rameaux entrelacés s'opposaient à notre marche. Ici et là, des arbres renversés à franchir, des pentes glissantes et des montées rapides. Partout une couche de neige fondante chargeant les arbres et s'abattant comme une avalanche sur chacun de nous chaque fois qu'une secousse imprimée aux rameaux trahissait notre passage. Notre guide, avec une assurance imperturbable, semblait reconnaître chaque vallée, chaque colline, chaque ruisseau, chaque arbre, marchait toujours en avant ne s'arrêtant que pour permettre aux porteurs un instant de repos. Soudain nous arrivons aux pieds d'une montagne arrondie qu'il faut tourner à droite ou à gauche. M. Neilson consultant sa boussole, croit qu'il faut suivre la vallée à droite, qui doit traverser l'ancien sentier de M. Blaiklock. Le guide s'y oppose et prétend raccourcir de beaucoup en prenant la vallée de gauche, et pour ne pas froisser la société de colonisation de St. Roch nous suivons son guide recommandé et décrivons trois quarts de cercle autour de cette malheureuse montagne qui nous fait perdre une demi-journée, au grand mécontentement de tout le parti. Le guide commence à perdre de son assurance et les porteurs se vengent des fatigues qu'il leur a inutilement fait souffrir en le badinant sur ses connaissances de la localité. Le soir nous campons encore dans la vallée de la rivière Huron, complètement trempés par la fonte de la neige dont les arbres étaient chargés et qui sous les rayons d'un soleil magnifique fondait en pluie abondante sous le couvert du bois.

LE DIMANCHE DANS LE CAMP.

DE Dimanche dans la forêt est essentiellement un jour de repos. Le camp de la veille a été choisi avec un soin particulier, près d'un ruisseau dont l'onde claire sera à la portée du cuisinier, et en même temps fournira un vaste bassin aux ablutions obligées du lendemain. La mousse sur laquelle est élevée la tente a été nivelée avec art et une double couche de branches de sapin la recouvre formant un tapis tout à la fois élastique et moelleux. Les toiles ont été vigoureusement tendues et recouvertes de leur toile cirée défient la pluie la plus torrentielle. Une pile de larges bûches mesurant un pied de diamètre et 10 pieds de longueur, est là près du feu pour l'alimen-

ter pendant trente-six heures. Après une veillée, prolongée assez tard dans la nuit, les couvertes se ferment et le sommeil de plomb des voyageurs, éclairé par la lueur blafarde du feu du camp, se prolonge bien avant dans la matinée sans que les apprêts bruyants d'un déjeuner matinal viennent troubler les songes de ces heureux habitants des bois. Le cuisinier n'est pas étranger au repos du septième jour. Les apprêts du déjeuner sont pour lui un délassement et ce jour-là il trouve presque toujours de l'aide parmi ses compagnons. Vers dix heures tout le monde se met à genoux dans une prière commune pour célébrer le jour du Sabbat. Voyez-vous cette poignée d'hommes à cent milles de toute habitation, entourés d'un mur de verdure infranchissable à première vue. Avec quelle confiance leurs regards se tournent vers le ciel ! Ils n'ont pour abri qu'une toile légère, pour vêtements que des habits grossiers souvent en lambeaux, pour vivres que quelques livres de viande et de farine. Mais ils ont appris à ne désespérer jamais et l'heure du danger les trouve debout, déterminés à le combattre par tous les moyens. Rien n'est beau comme cette prière partie de la forêt pour monter jus- qu'au ciel. Ici plus d'ostentation ; c'est l'homme isolé demandant à son créateur la force de sortir sain et sauf des dangers qui l'entourent et que bien souvent lui seul peut détourner. Nous nous rappellerons toujours cette parole échappée à notre vieux chef Huron, le vétéran des chasseurs de Lorette, à une époque de notre exploration où nous avions épuisé nos vivres et où les premières habitations étaient encore à une grande distance. " Si le bon Dieu veut nous prendre, il a son enbelle à présent." Puis après un moment de réflexion et de silence, il reprit : — " Mais sûrement qu'il n'est pas si méchant que de nous faire tous périr de faim."

Après le chapelet l'après-midi se passe à réparer les accidents du voyage. Les étoffes les meilleures ne résistent pas aux attaques incessantes des épines et des branches sèches. Le cuir le plus épais est souvent perçé par les chicots. Les raccommodages occupent donc une partie considérable de la journée. Le pansement des blessures reçoit aussi une attention toute spéciale. Le lavage du linge se fait également comme distraction. Enfin les notes des arpenteurs sont rédigées, la course tracée, et les cartes consultées sont le thème d'une foule de probabilités sur la route à parcourir servant de conversation pour tout le monde.

Nous avons justement terminé notre tardif déjeuner lorsque les craquements des branches en même temps que les aboiements de notre chien nous annoncent un étranger. C'était un nouveau guide que nous envoyait fort heureusement la société de Colonisation de St. Roch. Il avait suivi nos traces et nous indiqua notre position par rapport au chemin que nous désirions retrouver. Il nous informa que nous avions dévié de notre route en prenant à gauche au lieu de prendre à droite de la montagne que nous avons rencontrée hier, et nous donna des instructions pour arriver à un grand chemin carrossable ouvert pendant l'été par le séminaire de Québec, et qui suivait une direction parallèle à la nôtre, mais plus à droite. Notre faux guide ignorait complètement ces données et était dans la plus grande confusion de nous avoir ainsi écarté.

Après avoir accepté les services de notre nouveau guide, celui-ci retourna chez lui chercher ses effets et nous donna rendez-vous pour le lendemain soir à l'intersection d'un chemin que nous devions traverser.

UN RENVERSI.

LE bonne heure, lundi le 26, nous mettions en marche dans la direction indiquée par notre nouveau guide. Cette fois M. Neilson se mit à la tête de l'expédition, mais sans plus de succès que les jours précédents et la nuit nous surprit campés dans un bas-fond près d'un petit ruisseau, sans que nous eussions rencontré le chemin. Toute la journée nous avions cotoyé les flancs des collines pour éviter les aulnages des bas-fonds qui sont pour ainsi dire infranchissables. Quelques-uns de nos porteurs canadiens étaient complètement exténués et l'orgueil seul les empêchait de rester en arrière. Un d'eux surtout, jeune encore et d'une taille peu robuste, avait des larmes dans les yeux et faisait peine à voir avec ses 90 livres de farine et de lard sur les épaules.


Pour la première fois nous avions à traverser un *renversis*, et les descriptions que nous en avions eues n'avaient rien d'exagéré. Un *renversis* n'est autre chose qu'une forêt renversée par un coup de vent. Les arbres entrelacés jonchent le sol sur une épaisseur variant de 4 à 12 pieds. C'est une barrière infranchissable qu'il faut pourtant franchir, et si on se rappelle que ces *renversis* couvrent quelques fois une étendue de plusieurs milles on aura une idée des dangers où se trouvent les explo-

ratours lorsqu'ils rencontrent sur leur route une barrière aussi difficile à passer. Cette fois le renversis qui se présentait devant nous n'avait que quelques arpons en superficie, mais nous eûmes tout le temps de juger des incon vénients d'une marche aérienne, d'une branche à l'autre, sans cesse interrompue de chutes plus ou moins sérieuses. C'était plutôt une suite de sauts périlleux et d'autant plus hasardés que la neige en couvrant également les troncs d'arbres et les petites branches mortes, voilait les espaces dangereux dans lesquels nous tombions recouverts d'une avalanche. De plus un taillis épais de jeunes pousses recouvrait ce malheureux renversis et l'embarassait encore de ses branchages, trop faibles pour donner un point d'appui et assez touffues pour masquer les dangers que nous voulions éviter. Comment nos hommes avec leurs lourds fardeaux de 100 livres purent franchir ce renversis est incompréhensible. Nous étions tous dispersés dans différentes directions, chacun cherchant le meilleur passage et nous fûmes fort surpris de voir sortir tous nos porteurs les uns après les autres de ce labyrinthe inextricable dont nous avions eu peine à nous arracher, bien que nous ne fussions pas embarrassé d'un paquet. Les renversis sont sans contredit les plus grands obstacles que nous ayons rencontrés dans toute notre exploration.

Nous avions à peine terminé les travaux de campement lorsque notre nouveau guide arriva et nous apprit que nous n'étions qu'à dix minutes du chemin ouvert par le séminaire de Québec et que dans un quart d'heure nous serions dans le sentier de chasse qui devait nous conduire au lac Jacques-Cartier.

Ces renseignements firent renaître le courage chez nos porteurs fatigués et chacun s'endormit avec la perspective d'une bonne journée de marche pour le lendemain.

LE LAC NOËL.

 OUS levons le camp de bonne heure mardi le 27 et à la suite de notre nouveau guide nous fûmes bientôt dans un magnifique chemin carrossable ouvert à la colonisation des terres incultes voisines par les Messieurs du Séminaire de Québec. L'existence de cette route ouverte pendant l'été dernier nous était complètement ignorée, et nous aurait évité quatre journées de fatigues considérables à transporter à travers bois et à dos d'homme les vivres de l'expédition, qui auraient pu tout aussi bien être transpor-

tés en voiture jusque sur la lisière du bois où nous prîmes un sentier de chasse plaqué et bien débarrassé. En arrivant au chemin l'ancien guide fut de suite congédié pour sa mauvaiso foi, ainsi qu'un des porteurs qui était trop faible pour aller plus loin. Le nombre des porteurs se trouva ainsi réduit à neuf, mais déjà les vivres avaient diminué sensiblement.

Une fois en marche dans le sentier plaqué, nous n'éprouvâmes plus d'hésitation et nous avançâmes rapidement à travers un pays légèrement accidenté mais n'offrant pas de difficultés sérieuses à la construction d'un chemin. Nous arrivâmes bientôt au lac Noël, dont la glace était assez épaisse pour nous porter.

À près les premiers regards d'admiration donnés aux beautés du paysage qui se déroulait devant nous, la perspective d'un couple de milles de glace vive fut une cause de gaieté générale. Les porteurs, se débarrassèrent de leurs lourds paquets qu'ils traînèrent sur des traîneaux improvisés, construits avec des branches, et au pas de course nous eûmes bientôt franchi toute la largeur du lac. Rien n'était amusant comme les allures grotesques de ces hommes un instant avant cheminant sous le poids de leur fardeau à travers les nombreux obstacles de la forêt et maintenant luttant de vitesse, dans leur course rapide qu'eux-mêmes ne pouvaient plus arrêter, sans s'exposer à une chute certaine sur ce cristal des eaux. Ce n'était pas sans une certaine hésitation que nous avançons sur ce pont fragile se fendillant sous nos pieds à chaque pas, et dont l'épaisseur d'un pouce nous séparait seule de l'abîme que notre regard sondait tout à l'aise, en distinguant chaque caillou, chaque plante marine croissant au fond du lac. Cette fois pourtant aucun accident ne nous arriva.

Arrivés à l'extrémité du lac Noël nous aperçûmes le lac Travers séparé du premier par une étroite largeur de terre seulement et débouchant l'un dans l'autre de manière à nous permettre de dire que le second n'est que la continuation du premier. Ici encore le paysage était magnifique et la glace nous permit d'atteindre à l'autre extrémité dans quelques minutes. Nous arrivions à la fin de notre course lorsque sous nos pieds nous aperçûmes un nombre considérable de truites nageant dans un pied d'eau et frayant tout à leur aise sous les rayons d'un soleil sans nuages. La glace est bientôt percée et des lignes tendues nous donnent deux douzaines de truites d'un pied de lon-

geur en moyenne dans un petit quart-d'heure. Nous reprîmes le sentier en route pour le Lac L'Épaule, que nous frappâmes dans le milieu de sa longueur. Malheureusement ses eaux profondes et larges n'ont pas encore permis à la glace de se former, et nous sommes forcés de suivre le sentier qui cotoie ses bords. Nous étions en pleine marche lorsque nous rencontrâmes un camp dont les cendres encore fumantes disaient que les chasseurs l'avaient quitté le matin même.

UN CAMP DE HURONS.

E qui nous frappa à première vue, dans ce camp ouvert à tous, à quelques pas du Lac, c'est l'extrême sécurité avec laquelle les sauvages laissent tout ce qu'ils ont sous la protection traditionnelle du couvert de la forêt. Il semble qu'il leur reste quelque chose de la fierté nationale qui les porte à mépriser les vices des visages pâles et qui leur fait dédaigner les plus simples mesures de précaution contre le vol, de tout temps inconnu parmi eux. "Pas de voleurs dans le bois" remarquait un jour un de nos sauvages en cherchant un objet que nous avions écarté dans le camp, et il faut que les sauvages soient bien persuadés de cette vérité pour abandonner, comme ils le font, leurs armes, leurs vivres, leur chasse, en un mot tout ce qu'ils possèdent dans leur camp ouvert, pendant qu'ils s'absentent des semaines entières, à la poursuite de quelque gibier qui a traversé leur chemin de chasse, ou à la visite des pièges et des attrapes tendus à la loutre, à la martre, au vison, au castor, à l'original ou au carcajou. C'était une de ces excursions qui avait motivé l'absence des sauvages dont nous rencontrâmes le camp, et ne pouvant obtenir de renseignements d'eux-mêmes, nous commençâmes une perquisition générale pour juger de leur chasse. La cabane, large de six pieds se composait tout simplement d'un plan incliné, fait d'écorces imbriquées appuyées sur quelques perches, ouvert à l'exposition du sud et fermé à droite et à gauche de manière à former un abri complet contre les vents du Nord, de l'Est et de l'Ouest. En face du camp était une immense épinette renversée dont les racines encore toutes chargées de terre formaient un écran contre les vents du Sud et un foyer pour le feu du bivouac. C'était là que fumait encore une bûche allumée pour le déjeuner du matin, et que notre cuisinier fit bientôt flamber en préparant le dîner. Dès notre

arrivée nous avions aperçu au bout d'une perche plantée dans la neige, une superbe cuisse de caribou. La tentation était trop forte, et remplaçant la viande fraîche pour du lard salé nous fîmes un échange que nous pensâmes tout à notre avantage, après avoir goûté à notre nouveau plat.

La curiosité aidant nous ouvrimus un sac de fourrures, principalement de peaux de castors. Passés entre les perches du toit, étaient un fusil chargé, un sac à plomb contenant quelques balles, et un cerceau autour duquel séchait une peau de castor, récemment tué, tendue avec force et percée d'un coup de feu. Parmi les ustensiles de cuisine une micoine de sapin encore toute neuve attira notre attention. Sur le manche était incrusté tout au long le nom d'une femme. C'était sans doute pendant les longues soirées du camp que le souvenir de la famille était venu au cœur du pauvre sauvage isolé au fond des bois.

En cherchant encore nous trouvâmes une lettre du pays, malgré notre respect pour tout ce qui touche à une correspondance personnelle, notre curiosité l'emporta. Au reste nous n'eûmes pas besoin de briser le cachet de l'enveloppe, cette lettre était sans enveloppe. Nous ne la dépliâmes pas non plus car elle était écrite tout au long sur une petite planche de sapin bien mince, longue de trois pieds et large de six pouces, découpée en forme d'aviron à manche racourci. Nous n'avons qu'un regret, c'est de n'avoir pas conservé l'original de cette correspondance avec son langage et ses nouvelles locales. Sur le revers de la planche nous donnâmes des détails sur notre exploration avec des nouvelles du village, puis l'heure de repos étant écoulée, chacun reprit son paquet et nous partîmes pour aller camper sur une montagne à peu de distance du Lac des Neiges, dont nous rencontrâmes le sentier à l'Est de notre route.

LE LAC CARIBOU.

ENCOURAGÉS par la grande distance que nous avions franchie le jour précédent, nous partîmes de bonne heure mardi le 25, après une nuit très-froide passée sur le sommet d'une montagne peu boisée et exposée au vent du nord. Un ciel étoilé, d'un bleu magnifique, sans nuage, un vent s'engouffrant de côté dans notre camp, établi Est et Ouest et un feu mal nourri par nos hommes fatigués, voilà autant de circonstances qui sur une montagne à trois milles pieds au dessus du niveau de la mer et à la fin d'octobre,

ont pour résultat un froid excessif, contre lequel un abri de coton et une couverture de laine ne sont pas une protection suffisante. Aussi avons-nous eu froid et avons-nous trouvé le matin une chaudière d'eau placée à nos côtés, sous la tente, complètement glacée pendant la nuit. Mais la vie de camp a cela de particulier qu'elle nous habitue aux froids les plus intenses, dont les atteintes ne se font plus sentir. Pendant la première nuit au lieu de nous déshabiller, nous nous vêtissions pour dormir, mais quelques semaines plus tard nous abandonnions notre paletot comme un embarras pendant le sommeil.

Notre voisinage des lacs nous permettait d'entendre dans le silence de la nuit, les craquements de la glace répétés par l'écho des montagnes boisées. "La glace serre de ce temps-là" disaient nos sauvages en attisant les braises du foyer.

A peine avions-nous fait un mille que nous arrivâmes à un lac de forme irrégulière que nous traversâmes sur la glace. Nous reprîmes le sentier plaqué et après avoir traversé une hauteur assez considérable nous arrivâmes au Lac Caribou vers midi. Sur tout le parcours du chemin, des attrapes étaient tendues par les chasseurs que nous avions rencontrés, mais comme elles avaient été visitées depuis deux jours, à en juger par les pistes récentes imprimées sur la neige, nous ne trouvâmes pas une martre prise. Ces attrapes sont d'une construction fort simple. Quatre copeaux longs de 18 pouces et larges de six sont enlevés à quelque sapin voisin et enfoncés dans le sol de manière à former une petite chambre ronde, recouverte par une branche de sapin. Une porte longue de neuf pouces est ménagée d'un côté, devant laquelle joue dans une coulisse, faite avec deux petits piquets, une perche longue de six pieds et grosse comme le bras, retenue à six pouces de terre par un petit support mobile. Pour arriver à l'appât placé à l'intérieur de la chambre la martre est obligée de déranger le support et en même temps la perche lui tombe sur le col et la tue à l'instant même. Une tête de truite sert ordinairement d'appât. La neige et la glace en embarrassant le jeu de la perche dans la coulisse rend impossible l'emploi des attrapes en hiver.

Les sauvages ont également l'habitude de tendre des collets aux caribous qui sont assez ingénieux, mais dont un faillit nous causer un grave accident. Ce collet consiste dans une forte courroie, disposée en nœud coulant et étendue sur le sol, dans un sentier

fréquenté par les caribous ou les orignaux, Attaché au sommet d'un jeune arbre bien flexible, le collet est retenu à terre par une branche et un petit piquet disposés en attrappe. De sorte qu'au moment où le pied de l'animal se pose au milieu du nœud coulant, la perche se relève avec force et retient par la patte l'imprudent caribou qui perd son équilibre en ayant un de ses pieds soulevés de terre et est impuissant à se retirer du piège dans lequel il est tombé.

Malheureusement un de ces pièges avait été tendu dans le sentier que nous suivions, entre deux racines traçantes, laissant un espace profond de dix pouces et large de trois pieds. Déjà nous avions évité ce danger avec un certain nombre des hommes en sautant d'une racine à l'autre sans nous douter du piège qui nous était tendu, lorsque M. Hamel effleura le nœud coulant et le fit partir à la grande frayeur de M. Neilson qui le suivait de près et qui faillit le recevoir dans la figure. Nos sauvages n'hésitèrent pas à dire que si un homme fût tombé dans le collet, il aurait été enlevé par les pieds, tandis que le front aurait donné contre les racines, de manière à le blesser grièvement, sinon mortellement.

Après quelques instants de repos sur les bords du lac Caribou, dont une partie seulement était glacée, nous repartîmes, traversâmes bientôt un nouveau lac moins grand, dont la glace put nous porter, et commençâmes l'ascension d'une montagne peu haute il est vrai, mais d'une pente très-rapide. De fait c'est la seule difficulté sérieuse que nous ayons encore rencontrée pour le tracé d'un chemin, et il n'est pas douteux que cette difficulté pourrait être tournée. Une neige abondante tombe à gros flocons et déjà nous enfonçons jusqu'aux genoux sans pourtant avoir besoin de nos raquettes. De fait, depuis notre départ nous n'avons pas eu une seule journée sans pluie ou sans neige et sans avoir été mouillés complètement de la tête aux pieds. Une montée comme celle que nous gravissons est bien faite pour exténuer nos porteurs, surtout à la fin d'une journée déjà longue; aussi campons-nous sur le premier plateau dans une forêt épaisse de bois verts, chargés de neige, et près d'un ruisseau tombant en cascade dans un ravin profond.

LA MARE DE LA RIVIERE MONTMORENCY.

NOUS étions en marche depuis une heure, jeudi le 29, lorsque pendant un repos sur le flanc d'une colline, nous aperçûmes descendant à grands pas derrière nous trois hommes, que

nous reconnûmes bientôt pour être Simon le vieux trappeur de Lorotte avec son fils et Jean Baptiste, trois hommes d'une force et d'une expérience peu communes, dont le renfort assurait notre traversée jusqu'au Lac St. Jean, considérée douteuse jusqu'à ce jour. Après les premiers serremments de main, ils nous informent que de retour de leur chasse d'automne ils se sont mis à notre poursuite ainsi que l'ordre leur en avait été donné. Les chefs de l'expédition décident alors, pour hâter notre voyage, de garder tout le personnel jusqu'au Lac Jacques-Cartier en répartissant également la charge entre tous les hommes, de manière à faire de plus fortes journées de marche. Nos nouveaux porteurs ayant fini leur paquet, nous partons légèrement et arrivons aux bords de la rivière Montmorency, dont les eaux coulent ici avec une lenteur qui leur a fait donner le nom de Mare. Les derniers froids ont glacé la rivière et nous avons la perspective d'une bonne journée de marche devant nous. Les paquets sont placés sur des traîneaux improvisés et nous marchons d'un pas rapide vers le lac Jacques-Cartier. Ici la rivière Montmorency parcourt une vallée assez large dont la culture serait très-possible. Un foin naturel épais et de bonne qualité abonde sur tout son parcours, en même temps que des feux ont brûlé la forêt dès longtemps et ont préparé le sol au passage de la charrue. Vers midi, nous nous arrêtons derrière une pointe élevée qui nous protège contre un vent violent, nous poussant en route. Nous repartons bientôt au pas de course, et placés à l'avant de notre colonne, nous venons de doubler une pointe de la rivière, lorsque nous aperçûmes un original avec deux petits, buvant à un trou d'eau sur la glace, à deux cents verges de nous.

Nous retournâmes au plus vite sur nos pas pour arrêter le reste de la colonne au-delà de la pointe, et le plus grand silence succéda au tapage général pendant que M. Neilson coulait une balle dans son fusil. Il s'approchait déjà à une portée convenable lorsqu'une bouffée de vent avertit l'original de la présence d'un ennemi. En même temps il traversa la rivière et bondit dans la forêt, suivi de près par ses deux petits. Quelques heures après, nous traversâmes leurs pistes, et bien qu'à une grande distance de l'endroit où nous les avions surpris, ils couraient encore à toute vitesse, ainsi que nous pouvions en juger par leurs pistes profondément enfoncées dans le sable élaboussé sur la neige. Nous continuâmes

ainsi le reste de la journée sur la glace que nous n'abandonnions que pour couper des pointes trop longues et abrégé ainsi notre chemin. Le soir, nous campâmes dans un petit flot tout entouré de glace. D'industriels castors avaient inondé toute la vallée par une chaussée habilement construite et qui agrandissait l'étendue de leurs domaines.

Vendredi le 30, nous continuâmes notre route sur la glace jusqu'à ce que quelques petits rapides nous forcèrent de laisser cette route facile, mais peu sûre, pour un sentier pierreux très-difficile à suivre. Ici une partie de la vallée se compose de roches dénudées, sans la moindre trace de végétation, formant un paysage accidenté. Sur les bords de la rivière, le sol se compose de gros cailloux roulés à travers lesquels croît ici et là quelque rare épinette-rabougrie. Il ne faudrait pas conclure que tout le pays environnant est de cette nature; il y a aussi des alluvions de sable et des prairies naturelles susceptibles de culture. Nous campons encore près d'une chaussée de castors.

LE LAC JACQUES-CARTIER.

AMÉDI, le 31, de bonne heure, nous levons le camp par une pluie torrentielle, bien décidés à faire les six milles qui nous séparaient encore du lac Jacques-Cartier sur les bords duquel nous voulions passer le Dimanche. Nous traversâmes d'abord des savanes dans lesquelles nous enfoncions à chaque pas, puis nous prenons une montagne dans laquelle le sentier que nous suivons est à peine tracé. A chaque instant nous le perdons, et ce n'est qu'après s'être séparés dans toutes les directions et après de minutieuses recherches que nous le retrouvons. A midi, nous nous arrêtons un instant pour manger un biscuit et réchauffer nos membres engourdis par le froid. Nos effets complètement trempés se collent sur nous, et pendant que la chaleur du foyer répand une douce chaleur sur nos poitrines, nous avons froid au dos, et la pluie froide qui n'a cessé de tomber par torrents depuis le matin continue son œuvre sans relâche, au grand détriment de notre confort. Dans ces circonstances, le repos est pire que la fatigue et nous repartons avec la perspective de camper bientôt. En effet, à trois heures, après avoir descendu une côte rapide, nous arrivons sur les bords d'une immense nappe d'eau, sur laquelle la vue s'étend à trois lieues, c'était le lac Jacques-Cartier. Au milieu des clamours les plus enthousias-

tes et des félicitations réciproques sur notre arrivée nous étions descendu sur le sable même du rivage pour en mieux voir les bords, lorsque nous aperçûmes sur une pointe voisine de la décharge du lac un caribou pacifiquement occupé à brouter l'herbe. On se tait, et M. Neilson, armé de son fusil, avançait le long de la berge pour l'approcher, lorsque l'animal releva la tête et se mit à flairer l'air comme s'il se disposait à partir. M. Neilson alors pressa la détente et le coup partit. Le caribou bondit sur lui-même et s'élança dans la décharge du lac, traversa de notre côté et s'enfonça dans le bois. Un de nos sauvages le suivit, mais ne trouva aucune trace de blessure.

A quatre heures nous étions confortablement campés, et à la chaleur d'un grand feu chacun était occupé à faire sécher ses effets.

Après une longue nuit de repos, nous nous réveillâmes dimanche 1er Novembre, par une tempête de vent et de pluie qui n'était que la continuation du temps que nous avions eu tout le jour précédent. La neige avait complètement disparu et nous nous en félicitions dans l'espérance que nous passerions les hauteurs sans le secours des raquettes, lorsque vers midi une neige épaisse commença à tomber. Immédiatement après les prières du dimanche, nos cinq porteurs canadiens furent informés par les chefs de l'exploration que leurs services n'étaient plus requis. En effet les provisions avaient diminué de moitié et nous n'étions partis que depuis onze jours. La partie la plus difficile et la plus longue du chemin nous restait à faire et la saison avancée nous faisait craindre des neiges profondes à franchir, qui nécessairement retarderaient encore notre marche. Pendant qu'ils se préparaient à partir, Messieurs Neilson et Hamel étaient occupés à leur correspondance. Vers deux heures, tout étant prêt, nos hommes partirent après nous avoir fait les meilleurs souhaits, emportant avec eux les dernières nouvelles d'une expédition, dont Québec ne devait entendre parler qu'un mois plus tard. Nous n'étions pas sans nous douter des dangers qui nous attendaient, et pour donner une idée de notre manière de les voir, en même temps que pour réfuter l'accusation portée contre nous, personnellement, par les faiseurs de colonisation, qui n'ont vu dans notre excursion qu'un mesquin intérêt personnel, et une mission d'étouffer à prix fixe le projet d'une voie de communication entre

Québec et le lac St. Jean, nous publions ici la correspondance que nous adressâmes au lac Jacques-Cartier au "*Canadien*." Disons-le, nous étions loin de nous douter qu'au moment où nous tracions ces lignes, nous étions vilipendé et travesti par celui-là même à qui elles étaient adressées, en qui nous pensions avoir un ami personnel franc et loyal, sinon un ami politique.

CORRESPONDANCE DATEE DU LAC JACQUES-CARTIER.

Lac Jacques-Cartier, dimanche 1er novembre 1863.

Mon cher confrère,

L'intérêt qu'ont pris vos lecteurs à tout ce qui se rattache à la colonisation des terres incultes situées entre Québec et le lac St. Jean m'engage à vous annoncer que nous sommes aujourd'hui campés sur les bords du lac Jacques-Cartier, à 70 milles à peu près de Québec.

Quand je dis *nous*, je présume que vous n'êtes pas sans savoir que le gouvernement, cédant à la demande d'une "exploration chargée de trouver une ligne praticable et avantageuse pour la construction d'un chemin projeté entre Québec et le lac St. Jean" a nommé Messieurs Neilson et Hamel de Québec pour exécuter cette exploration avec toute la célérité convenable.

Un personnel de porteurs, composé de trois Hurons, trois Malécites, un Abenakis et de cinq pêcheurs du voisinage, ayant été organisé, j'obtins la faveur de suivre l'expédition, et nous partîmes de Stoneham vendredi le 23 octobre.

Jusqu'ici, nous avons suivi les sentiers de chasse, en grande partie plaqués, et les plus grandes difficultés que nous avons eues à vaincre se trouvent dans les charges considérables de provision qu'il faut transporter à dos d'homme, les embarras sans nombre de la forêt et un pied de neige dans quelques endroits. Je ne tiens pas compte de la pluie et de la neige qui nous trempent et qui se détachent des arbres par l'effet du vent et plus souvent encore par les secousses que nous imprimons aux branches en nous frayant un chemin à travers le bois.

Rien n'est beau sans doute comme le port d'un arbre résineux, pliant ses grands bras sous le poids de la neige. Rien n'est beau non plus, comme le manteau blanc dont les poètes savent si bien draper les montagnes et les vallées. Mais mon cher confrère, lorsque les résineux forment une muraille presque impénétrable, même au regard, et que ce manteau blanc cache sous ses replis ondoyants toutes espèces de surpri-

se, comme un tronc glissant qui nous renverse, comme une petite mare d'eau dans laquelle disparaît notre chaussure, ou encore comme un vide entre deux cailloux dans lequel nous enfouïssons avec ardeur et bagage, je vous avoue que la poésie fait trop tôt place au prosaïsme le plus vulgaire. Pis que cela, nous nous surprenons à désirer moins d'arbres résineux, moins de neige sur leurs grands bras, et pas de manteau blanc du tout pour draper les montagnes sur toute la distance des cent milles qui nous séparent de notre destination.

Pourtant si nous avons eu des obstacles à vaincre, nous avons eu aussi quelques beaux jours, et le froid en congelant la surface des lacs nous a rendu des services signalés et nous a donné une route facile pour le transport des paquets, sur des branches servant de traîneaux improvisés. Nous avons traversé ainsi le lac Noël et le lac Travers. Le lac Lépaule a des eaux profondes et n'était pas encore glacé. Le lac Caribou et la Mare en grande partie aidèrent également notre route en nous offrant un passage facile.

Je ne puis entrer ici dans aucun détail sur la valeur des terrains que nous avons traversés, mais en attendant que je puisse, à mon retour, compléter cette lacune, je puis vous informer que jamais, dans mes nombreux voyages, je n'ai vu jusqu'ici de terrain moins propre à la culture. Même les résineux les moins exigeants ne peuvent puiser dans le sol couvert de leurs débris accumulés, les éléments nécessaires à leur développement complet. A cinquante ans, ils arrivent à un diamètre de sept pouces à peu près. Leur végétation est souvent malsaine et leur écorce chargée de mousse. Le sol est chargé de cailloux roulés et se compose de sable dans les bas-fonds. Le terrain est d'une grande pauvreté, à tel point que les arbres ne peuvent y implanter leurs racines avec assez de force pour résister aux coups de vent de la localité. Nous avons ainsi traversé des "renversés" d'un quart de mille d'étendue et sur toute la route nous marchons sur des corps morts qui embarrassent considérablement la marche.

Il est très-facile de faire un chemin jusqu'au lac Jacques-Cartier, mais il ne sera pas également possible de trouver des colons pour défricher les terres qu'il traversera. Dans le voisinage des lacs, le long de la Mare, il y a du terrain propre à la culture, mais, sur les hauteurs, je maintiens que nos céréales ne sauraient venir à maturité, même

dans les meilleures circonstances. A Stoncham, Mr. Henright, qui cultive depuis 20 ans un domaine qu'il a défriché lui-même, affirme que l'avoine ne mûrit chez lui que lorsqu'elle est semée depuis le 10 jusqu'au 25 de Mai. Or l'altitude du lac Jacques-Cartier est de plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, plus du double de celle de Stoncham; il faut donc en conclure que le climat de la région que nous avons traversée est de beaucoup moins favorable à la culture du sol.

Je voudrais pouvoir continuer ces renseignements pris et donnés sur les lieux mêmes, mais les cinq hommes que nous renvoyons partent et il me faut terminer. Demain nous construirons un radeau pour remonter le lac Jacques-Cartier, qui a plus de trois lieues de largeur. Nous suivrons ensuite une route entièrement nouvelle pour atteindre la rivière Upica que nous traverserons pour nous diriger ensuite vers la rivière Metabetchouan, à l'embouchure de laquelle se trouve le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, sur les bords du lac St. Jean. Nous reviendrons par Chicoutimi, St. Urbain et la Baie St. Paul. Nous prenons des vivres pour 20 jours. Si nous en manquions, seulement à cinq milles de notre destination, la position serait fort embarrassante. Nous comptons sur la connaissance des bois de nos sept sauvages, dont pas un pourtant n'a fait le trajet, et sur nos pieds pour nous tirer d'embarras dans un cas de difficulté.

Tout à vous,

J. PERRAULT,

Directeur de la Revue Agricole.

Telle était notre correspondance qu'un ami de Québec a cru devoir intercepter. Après les attaques auxquelles nous avons été en butte de la part du "Canadien" et que nous ignorions personnellement, notre ami n'ayant pas ouvert notre correspondance, crut qu'il était prudent de ne pas donner des armes à la mauvaise foi et l'intercepta. Nous avons beaucoup regretté cette démarche, car elle eût mis fin aux accusations toutes gratuites dont nous étions alors victime.

Avant de continuer le compte-rendu de notre voyage nous allons nous arrêter à l'étude de l'avenir des hauteurs du lac Jacques Cartier, car il est temps, croyons nous, d'entrer dans la discussion sérieuse du projet d'ouvrir une voie de communication directe entre Québec et le lac St. Jean.

DEUXIEME PARTIE.

AVENIR DES HAUTEURS DU LAC JACQUES CARTIER.

SOMMAIRE.—Les hauteurs du lac Jacques Cartier—Rapport de l'exploration Blaiklock—De Stoneham à la hauteur des terres par Blaiklock—La hauteur des terres par Blaiklock—De la hauteur des terres au lac St. Jean par Blaiklock—Influence de l'altitude sur le climat et la végétation—Influence du climat, du sol et des débouchés.

LES HAUTEURS DU LAC JACQUES CARTIER.

NOUS classerons sous le nom de "Hauteurs du lac Jacques Cartier" toute cette région de montagnes dans lesquelles prennent leurs sources les rivières Montmorency, Jacques Cartier, Batiscan, Ste. Anne, Malbaie, Chicoutimi, Uppica, Kouspagan, Metabetchouan, Ouatchouan et les confluent de la rivière Croche. Le seul fait que cette région de montagnes est la source d'un aussi grand nombre de rivières considérables, est une indication par lui-même de la nature et de la configuration du terrain. Il n'y a que de hautes montagnes à plusieurs mille pieds au dessus du niveau de la mer, qui puissent par l'abaissement de leur température condenser sur leurs flancs boisés la vapeur d'eau dont sont chargées les brises tièdes de nos étés excessifs. Il n'y a que de hautes montagnes aussi qui puissent accumuler sur leurs cimes altières et dans les ravins profonds qui les séparent des amas de neiges, nous ne disons pas éternelles mais suffisantes au moins pour alimenter pendant 10 mois de l'année les cours d'eau rapides et souvent navigables que nous avons nommés. Les hauteurs de Jacques Cartier sont pour nous ce que sont pour l'Europe les Alpes et les Pyrénées. Là bas sont des glaciers éternels où s'arrêtent les limites de la végétation. Ici nous arrivons à une altitude où les bois feuillus font place aux arbres verts plus robustes. Nous aurions aimé à donner ici le journal des arpenteurs chargés de l'exploration, mais il n'a pas encore été déposé au ministère de l'agriculture. Nous aurions également aimé à enregistrer ici le rapport de l'exploration de M. Blaiklock de Stoneham au lac Kenogami par le lac Jacques Cartier, mais ce document ne se trouve pas non plus dans les archives du gouvernement. Il ne nous reste donc que l'exploration de M. Blaiklock en 1849 de Stoneham à la rivière Metabetchouan, aidé de M. Geo. Debergers, chargé par le gouvernement d'alors de faire le tracé du chemin. Au reste toute la région des hauteurs de Jacques Cartier offre la même configuration à très-peu près, et tout en pouvant suivre les gorges des mon-

tagnes de manière à tracer un chemin praticable, il n'en est pas moins vrai que le pays n'est qu'une succession de montées et de pentes rapides, séparées seulement par d'étroites vallées. Les arpentages que nous donnons, ayant été faits avec la plus minutieuse exactitude, pourront guider le lecteur dans son appréciation des difficultés que nous avons eu à vaincre dans tout le trajet.

RAPPORT DE L'EXPLORATION BLAIKLOCK.

CONFORMEMENT aux instructions reçues du département des terres de la couronne, datés le 24 août 1849, je laissai Québec le 16 septembre, accompagné de M. George Duberger comme assistant, et me suis rendu à l'angle S. O. de Stoneham, (endroit fixé comme point de départ dans mes instructions,) où, après avoir établi la latitude et les variations, la première étant 46° 59' 29" Nord, la dernière 16° 30' Ouest, je partis une ligne dans la direction astronomique N. 15° O., que j'ai prolongée jusqu'à la rive Sud du lac St. Jean. Cette ligne est sortie à 66 chaînes à l'Ouest du poste de commerce de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, et est de 104 milles, 20 chaînes et 74 chaînons en longueur.

En faisant cette exploration, mon intention s'est portée sur les objets suivants, savoir: l'ouverture d'une ligne de communication depuis les établissements en arrière de Québec jusqu'aux terres cultivables situées sur les bords du lac St. Jean, et les facilités qu'il y a de faire des établissements sur le dit chemin.

En décrivant le pays que la ligne doit traverser, je me bornerai à parler des traits principaux qu'il présente et des difficultés qu'il faudra surmonter pour établir une bonne ligne de communication.

Entre le point de départ et la rivière Jacques Cartier, distance de six milles et demie, rien ne s'oppose à la construction d'un bon chemin. Bien que la ligne droite passe à travers un pays considérable qui n'offre qu'un terrain difficile et rocheux, et pendant en pratiquant une légère déviation le chemin

peut devenir très-bon. Le premier obstacle se rencontre sur la rive Nord de cette rivière qui, ici, a deux chaînes de large et coule dans une vallée profonde entre deux chaînes parallèles de hauteurs considérables qui augmentent en élévation et en raideur vers le N. E.; celle de la rive Nord courant bien loin vers le S. O. Le lit de ce cours d'eau est bien plus bas que le niveau général du pays au-delà; aussi pour y parvenir il faut se diriger en zig-zag en face de la hauteur, qui est bien bouleversée et rocheuse et qui nécessiterait des tranchées et des terrassements considérables sur le flanc de la montagne. Après avoir monté sur cette montagne, le chemin aurait à faire un détour de quelques milles vers le N. E., et passer autour d'un lac appelé lac St. Vincent;—ici il faudrait surmonter une seconde chaîne de montagnes, et cela par un passage difficile qui demanderait aussi beaucoup de tranchées et de terrassements. Mais comme le soin d'explorer et tracer la ligne du chemin a été confié à M. George Duberger, qui n'a pas encore transmis son rapport, je ne suis pas en état de faire rapport sur la partie qu'il a explorée, (environ 40 milles), et je me bornerai aux observations que j'ai faites en tirant la ligne droite.

DE STONEHAM A LA HAUTEUR DES TERRES, PAR BLAIKLOCK.

DÉPUIS la rivière Jacques-Cartier jusqu'au 24e mille, le pays que traverse la ligne s'élève par une succession de montagnes anfractuoses, escarpées et rocheuses, dont les faces Sud et Sud-Est le sont tellement qu'elles sont inaccessibles en plusieurs endroits, le roc nu perçant à travers les arbres dans presque toutes les directions; le bois est maigre et rabougri, et le sol (pour ce qu'il y en a) est de la description la plus pauvre—la ligne passe dans le 11e mille par un petit lac dont la décharge, dans l'espace d'un demi-mille, descend au moins cent pieds par des cascades et des chûtes innombrables.

Du sommet d'une montagne dans le 13e mille, j'ai pu voir les eaux du lac St. Charles, les rives du St. Laurent et les paroisses de la rive Sud du fleuve, aussi loin que ma vue pouvait atteindre.

Les rangées de montagnes qui suivent une direction Nord-Est et Sud-Ouest doivent être coupées presque à angles droits par la ligne du chemin; et bien qu'il y ait quelques points où ces rangées pourraient être traversées à des hauteurs moins consi-

dérables qu'ailleurs, toujours il faut atteindre à la hauteur des terres: et je pense que je dis plutôt moins que plus en disant que certaines parties des eaux des rivières Ste. Anne et Jacques-Cartier (quo la ligne coupe) ont une élévation de trois mille pieds au-dessus du niveau du St. Laurent; et quelques-uns des sommets les plus élevés dans ces rangées de montagnes ont de quatre à cinq mille pieds. Les vallées, ou pour mieux dire les ravines, qui se trouvent entre ces rangées, sont étroites, et il y coule généralement quelques petits ruisseaux ou cours d'eaux.

Quelquefois elles sont parallèles avec les rangées de montagnes, d'autres fois elles les coupent directement. Elles sont aussi obstruées par des fragments de rochers à gros grains, variant d'un à cent tonnes en pesanteur, qui paraissent avoir été détachés des flancs des montagnes adjacentes et précipités dans les vallées. Au 17e mille la ligne traverse les premières eaux tributaires de la rivière Ste. Anne par un petit lac, (le lac au Canard): elle traverse aussi un grand ruisseau au 18e mille. A environ deux milles à l'Ouest du 10e mille se trouve la rivière Tourile, une des branches principales de la rivière Ste. Anne; ici elle fait presque un détour rectangulaire et coule dans une direction Sud-Ouest, pendant qu'elle vient du Nord-Ouest au détour. Sur la rive Ouest de la rivière est la grande montagne Tourile, qui élève sa tête gigantesque de mille à quinze cents pieds au-dessus du niveau du cours d'eau qui se trouve à sa base et est absolument inaccessible des côtés Sud et Est. Les rochers et les rocs qui sont suspendus au-dessus de la rivière à des centaines de pieds de hauteur, présentent un coup-d'œil remarquablement grand. Pendant plusieurs milles en descendant comme en montant ce ruisseau, les montagnes sont excessivement escarpées et rocheuses—dans plusieurs endroits elles sont tout-à-fait inaccessibles. Du sommet des montagnes, au 21e mille, on a, pour plusieurs milles au Sud et à l'Ouest, une étendue de pays qui paraît extrêmement brisé et montagneux—ce sont des pics qui s'élèvent derrière des pics, des montagnes, jusqu'à ce que, se confondant ensemble, ils forment une rangée continue dans un horizon éloigné. La rivière Tourile coule parallèle à la ligne pendant environ quatre milles, puis elle fait un détour et vient du Nord-Ouest à travers une tranchée profonde dans les montagnes. La ligne ne coupe aucune des grandes branches de la rivière Ste.

Année, mais simplement les tributaires les moins considérables.

Du 180 au 240 mille le pays est extrêmement brisé et bouleversé, et présente de hautes rangées de montagnes qui s'élèvent à angles de 30° à 40°, avec des fragments perpendiculaires de rochers couverts çà et là de mousses; les vallées, comme il a déjà été dit, sont couvertes de fragments de rochers qui paraissent avoir été détachés par l'effet de la glace et précipités dans l'abîme qui s'ouvre au-dessous, ou laissant des traces sur les flancs de la montagne, où ils ont renversé les arbres devant eux.

Le 240 mille me paraît être environ à la hauteur des terres, ou à l'endroit le plus élevé dans la rangée des montagnes qui courent toutes vers le Nord-Est et le Sud-Ouest; mais le terrain en est tellement brisé que le pays présente une succession infinie de hauteurs à sommets arrondis et plus ou moins escarpés dans toutes les directions. Dans toute cette partie du pays que je viens de mentionner, je ne pense pas qu'il y ait des terres qui soient propres à l'agriculture au nord du 10e mille, au moins à 6 milles de chaque côté de la ligne.

Le bois est de la description la plus pauvre, (du sapin, épinette noire et du bouleau blanc,) et le sol est de la qualité la plus inférieure, (du sable et du gravois,) très-compact, avec douze à dix-huit pouces de tourbe et de mousse; le terrain est tellement pierreux et rocheux que c'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu planter mes buquettes (bien que le bout en soit d'acier) pour m'aider à tirer la ligne. Le bois est aussi très-maigre et rabougri, et pousse si serré que les branches sont mêlées les unes avec les autres, et c'est avec beaucoup de difficultés que l'on a pu se frayer un passage. Le rocher est si près de la surface et les arbres y tiennent si peu, que les gros vents qui règnent dans ces montagnes, dans le printemps et dans l'automne, en renversent des étendus de plusieurs acres; et ces renversés sont si nombreux que parfois j'ai été obligé de marcher plusieurs centaines de verges sans pouvoir toucher à la terre; ceci, joint aux difficultés déjà mentionnées, fait que le pays est non-seulement difficile mais encore dangereux à traverser.

Il serait très-difficile de construire un chemin passable dans cette section du pays, par rapport à la nature montagneuse et inégale du terrain, et au sol pierreux et rocheux qu'il faudrait traverser.

LA HAUTEUR DES TERRES PAR BLANKOOK.

U 240 au 330 mille, le pays est comparativement de niveau; c'est un plateau élevé, qui a ses côtes, ses murais et ses savannes, légèrement incliné vers l'Ouest avec les eaux qui coulent dans le Tourillo.

Quoique ces côtes soient peu élevées, il en est cependant qui sont escarpées; le roc est presque à la surface du sol et perce au sommet; le sol qui le couvre est mince et composé de gros sable et de gravois avec beaucoup de pierres à la surface, le tout couvert d'une couche épaisse de mousses; dans les savannes l'on voit une tourbe et une mousse noire d'un pied et demi à deux pieds d'épaisseur; le bois est de l'épinette noire, du sapin et du bouleau blanc, mais d'une crue très-petite et rabougrie.

Du sommet d'une élévation, dans le 330 mille, on peut voir le pays pour dix milles à la ronde; il paraît brisé par des montagnes qui sont comme des vagues (particulièrement dans le Nord-Ouest et le Nord-Est,) courtes et détachées, avec des rochers qui percent au sommet; le bois est noir et rabougri, et le sol maigre, couvert de pierres et de sable; les arbres sont aussi renversés en grand nombre.

Depuis le 330 mille le pays est coupé par de profondes ravines et des côtes de rochers escarpés. Dans le 380 mille, la ligne traverse un lac long et étroit dont les eaux se déchargent au Sud-Est; il a quatre milles de long sur environ $\frac{1}{2}$ de large et forme la source des eaux de la branche Nord-Ouest de la rivière Jacques Cartier; ce lac reçoit ses eaux à plusieurs milles à la ronde. A environ deux milles à l'Ouest de la tête de ce lac, on rencontre le Metaubetchoan, grande rivière qui se décharge dans le lac St. Jean. Au 390 mille, la ligne traverse les premières eaux tributaires du Metaubetchoan, et le terrain penche vers l'Ouest. Au 450 mille, la ligne traverse un endroit très-élevé dans la rangée des montagnes, et offre un point de vue étendu au Sud et au Sud-Ouest du pays, qui est brisé, rocheux et stérile, comme on l'a déjà décrit; sur un autre point élevé je pouvais voir de l'autre côté de la vallée du Metaubetchoan, au Nord-Ouest, à une distance de 20 milles; à l'Ouest de la rivière le pays ne paraissait pas aussi brisé; les montagnes s'élevaient les unes au-dessus des autres jusqu'à ce qu'elles se perdissent dans la distance; d'après leur apparence, j'oserais dire que la terre était de beaucoup meilleure qu'aucune partie de celle sur la ligne qu'on

eut encore passé. Au Sud-Est et au Nord-Est, aussi loin que la vue peut s'étendre, on voit encore les mêmes coteaux tristes et stériles; ce point paraît être à la plus grande hauteur des terres dans la seconde chaîne de montagnes, et le terrain s'abaisse graduellement au Nord et au Nord-Est. Du 23^e mille au 45^e mille, le pays semblerait avoir la même élévation générale, et quoique bien coupé et brisé par des montagnes et des coteaux, il est le bass u dans lequel les rivières Ste. Anne, Jacques-Cartier, Batiscan, Metaubetchoan et Espicabaw prennent leurs sources; il est si pauvre et si stérile que je ne crois pas que les terres soient bonnes à aucune chose quelconque.

Du sommet d'un coteau dans le 54^e mille, je pouvais voir bien loin dans une direction Sud; le pays conserve le même caractère stérile et montagnoux, avec des rocs et des rochers dans toutes les directions; le sol est de la plus pauvre description, et le bois est rabougri et petit—(sapin, épinette noire et bouleau blanc.) Je pus aussi apercevoir un grand brûlé au Sud-Est et au Nord-Est, aux environs des sources de l'Upicabaw ou rivière à l'Ecorce.

Ici les montagnes prennent de nouveau une forme continue; quand elles ne suivent point la direction de quelques grands cours d'eau elles prennent une direction Nord-Est et Sud-Ouest; mais elles sont tellement coupées par les ravines et les petits ruisseaux qui descendent de leurs flancs que le pays paraît être absolument bouleversé. Un trait particulier de ces montagnes, c'est qu'elles s'élèvent par une suite de montées presque perpendiculaires et sont toujours plus escarpées au Sud et au Sud-Est qu'au Nord et Nord-Ouest. Depuis le 39^e mille, toutes les eaux coulent vers l'Ouest et s'unissent à celles du Metaubetchoan.

Au 56^e mille, la ligne coupe une branche considérable de la rivière Upicabaw, et la coupe de nouveau au 58^e mille. Ce cours d'eau vient du Sud-Est et est bordé de hautes rangées de montagnes rocheuses. Mais après avoir coupé de nouveau la ligne il continue sa course tortueuse à travers une savanne plate, dans une direction Nord, et unissant ses eaux à celles d'une autre grande branche qui vient aussi du Sud-Est, il suit cette direction pendant plusieurs milles, lorsqu'il tourne à peu près vers le Nord-Est; et après avoir couru dans cette direction pendant plus de trente milles entre des montagnes élevées et irrégulières, il décharge ses eaux au milieu du lac Kaougami.

Aux 55^½ milles la ligne entre dans un grand brûlé où le bois a tout été détruit par le feu et se trouve aujourd'hui remplacé par une seconde crue de cerisiers, de saules, de peupliers, de bouleaux blancs et de broussailles. La matière végétale a été consumée par le feu, et il ne reste plus qu'une couche légère de sable et de gravais qui couvre les rochers; dans quelques endroits ce n'est qu'une mousse légère. Ce Brûlé s'étend à une grande distance au Sud-Ouest et au Nord-Ouest et varie de douze à vingt milles en largeur.

A l'Ouest de la ligne, à environ deux milles du 58^e poteau de mille, se trouve un lac qui est la source de la branche Sud-Est de la rivière Metasquiae, un des plus grands tributaires du Metaubetchoan. Cette rivière coule dans une vallée profonde, direction O. S. O., et est bordée par deux rangées de montagnes hautes, escarpées et rocheuses; elle est rejointe à quelques milles de sa source par une autre grande branche qui vient du N. E. Il y a un nombre de grands et petits lacs sur ce cours d'eau, auprès de quelques-uns desquels la ligne passe. Ces deux branches sont navigables pour de petits canots.

Du 58^e au 68^e le pays continue à être brisé et coupé, les montagnes s'abaissent graduellement et se détachent à mesure que vous avancez vers le Nord. Au 60^e mille, j'envoyai mon assistant avec un parti d'hommes pour avoir des provisions à l'un des dépôts sur le Metaubetchoan, (qui se trouve éloigné ici de douze milles); faisant ainsi vers l'Ouest une section transversale du pays. Sur sa route, il ne vit pas moins de treize petits et grands lacs, tous tributaires de la branche Nord-Est du Metasquiae; tout le pays était brûlé à un demi-mille de la rivière et n'était pas aussi brisé ni aussi montagnoux que jusqu'ici.

J'ai aussi fait une autre exploration transversale, à partir du 68^e mille, pour rencontrer mon canot voyageur sur la rivière, qui était aussi éloignée d'environ douze milles. Cette ligne a traversé plusieurs lacs, et le terrain était beaucoup moins brisé, plus ondulé de coteaux, mais le sol est de la plus pauvre description.

Du 68^e au 77^e mille, la ligne traverse une étendue de terres plus unies. Les coteaux sont bas et ondulés, les vallées qui les séparent sont larges et sont généralement des savannes et marais à épinette. C'est le bassin où la branche Nord-Est du Metasquiae prend sa source, ainsi que le Kishpahagan et quelques-uns des tributaires.

du Upicabaw. La ligne traverse la branche principale du Kishpahagan au 75e mille, laquelle branche prend sa source dans un grand lac situé entre la ligne et la rivière Metabetchouan.

DE LA HAUTEUR DES TERRES AU LAC ST. JEAN, PAR BLAIKLOCK.

DEPUIS le 77e mille, la ligne passe le long d'une rangée de montagnes difficiles et brisées pendant environ quatre milles. C'est dans ces montagnes que la rivière Kishpahaganish prend sa source; elle coule dans une direction Nord-Est. A l'Ouest de cette rangée il y a un grand lac dont les eaux coulent dans le Metaubetchouan.

Du sommet de cette rangée de montagnes j'ai eu plusieurs points de vue étendus de pays à l'Ouest, au Nord et à l'Est. A l'Ouest et au Nord-Ouest ce sont des coteaux couverts de bois sombres, avec çà et là des quantités de bouleaux blancs près de leurs sommets, et une rangée de coteaux peu élevés sur les bords de la rivière Metaubetchouan. A l'Est et au Nord-Est apparaissent des coteaux ondulés peu élevés, avec une étendue considérable de terrain marécageux, couvert d'un bois sombre, (épinette, sapin, bouleau blanc, et de la mélèze.) Je pouvais voir les vallées du Kishpahagan et Kispahaganish, courant dans une direction Nord-Est. Depuis cet endroit, le pays s'abaisse rapidement vers le Nord et le Nord-Est. Depuis le 83e mille le terrain descend très rapidement pour deux milles dans les bas-fonds qui bordent la rivière Metaubetchouan, qui s'approche ici très près de la ligne et la suit jusqu'au 87e mille. Cette rivière tourne alors vers le Nord-Ouest et la ligne monte de nouveau un coteau élevé et escarpé. Près de l'extrémité du 85e mille, la ligne est coupée par un ruisseau de 66 pieds de large, d'une eau morte et profonde qui est la décharge d'un grand lac situé à l'Est de la ligne; ce lac a environ 5 milles de long et entre 1½ à 2 milles de large, et est presque situé Nord et Sud.

Le pays s'améliore sensiblement dans cette dernière section; le bois est plus grand et plus gros et plus varié. Outre le bois le plus commun déjà mentionné, on y trouve le bouleau noir, le peuplier, le mélèze et la plaine, avec des broussailles de bois dur; le sol est aussi d'une nature plus propre à la culture.

Depuis le 94e mille jusqu'à près de l'extrémité de la ligne, le pays est très brisé,

difficile et rocheux, et s'abaisse rapidement vers le lac. Quelques-unes des montagnes sont tout-à-fait inaccessibles, particulièrement dans les trois derniers milles dans lesquels la ligne coupe trois fois le Metaubetchouan. Les rives sont ici formées par des bancs de rochers qui varient de un à trois cents pieds de hauteur, et les eaux en sont précipitées dans le lac St. Jean, au-dessous, par une succession de chûtes et de cascades qui se fraient un chemin dans cette gorge étroite de la chaîne de montagnes.

Il y a dans cette section quelques endroits où le sol est bon, bien qu'il soit très-coupé par des coteaux et des monticules. Le bois est gros, élevé et d'une bonne description; le bouleau blanc, le bouleau noir, le sapin, le peuplier, le pin rouge et blanc et des mélèzes, avec quelques cèdres et érables. Où le sol n'est pas trop pierreux et trop rocheux, il est composé d'une bonne marne sèche. Il pourrait y avoir quelques centaines de billots de sciage de pin rouge et blanc à quelques milles du lac.

Le Metaubetchouan, qui se décharge dans le lac St. Jean, est une grande rivière d'au moins quatre-vingt-dix milles en longueur et large d'environ quatre-vingt verges pour soixante milles; elle prend sa source entre les rivières Ste. Anne et Batiscan, et coule dans une direction N. N. O. Elle passe par sept ou huit lacs assez considérables et par autant de chûtes et de mauvais rapides. Elle est navigable pour les canots dans toute sa longueur, jusqu'à sa source. Les bords de cette rivière offrent bien peu d'endroits où l'on pourrait faire quelques bonnes fermes, mais, généralement parlant, la terre est d'une qualité inférieure.

INFLUENCE DE L'ALTITUDE SUR LE CLIMAT ET LA VÉGÉTATION.



PRES avoir lu la description que fait Baiklock, des hauteurs qu'il a traversées, il est inutile, croyons-nous d'ajouter notre propre appréciation de la configuration de cette région de montagnes. Toutefois il est une considération sur laquelle il nous paraît important d'appuyer, c'est celle de l'altitude générale de ce pays, dont l'influence sur le climat et la végétation ne paraît pas suffisamment comprise. Lorsqu'on s'élève dans l'atmosphère, la température décroît avec rapidité. Les lieux situés dans les montagnes possèdent un climat d'autant plus rigoureux qu'ils sont placés à une plus grande élévation. Sous l'équateur même, la hauteur modifie tellement les saisons

que la métairie d'Autisana, nous dit Bous-singault, dont la latitude n'atteint pas l'° Sud, mais qui est élevée de plus de 12,000 pieds, présente une température moyenne qui ne diffère pas sensiblement de celle de St. Petersbourg. Près de là, mais encore plus haut, le sommet du Cozambe est recouvert par un immense amas de neige, quoiqu'il soit traversé par la ligne équinoxiale. On attribue le froid des hautes montagnes à la dilatation que l'air des régions basses éprouve en s'élevant; à une évaporation plus rapide de l'humidité, à l'intensité du rayonnement nocturne. Nulle part sur le globe on ne s'aperçoit mieux de la diminution de la chaleur occasionnée par l'élévation que dans les montagnes équinoxiales, et ce n'est pas sans étonnement qu'on parvient, souvent en quelques heures, des régions brûlantes où pousse le bananier aux régions stériles, recouvertes de neiges éternelles. "Sur chaque marche de la pente rapide des Cordilières, dit M. de Humbolt, dans la série des climats superposés par étages, se trouvent inscrites les lois de décroissement du calorique et de la distribution géographique des formes végétales."

L'élévation au dessus du niveau de la mer agit donc sur le climat comme un accroissement en latitude. Sur les montagnes la végétation se modifie dans ses formes et disparaît vers la ligne de neige permanente, comme elle cesse au delà du cercle polaire, et cela par la même cause, l'abaissement de la température. En Europe, à 6,000 pieds, les végétaux de la plaine ont disparu pour la plupart: la température ne leur permet plus de se propager.

Pendant toute la durée de notre exploration nous avons pu suivre la disposition successive des érables, des frênes, des ormes, des merisiers, même des bouleaux, à mesure que nous nous élevions, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à la hauteur des terres, où nous n'avons plus rencontré que des sapins et des épinettes rabougris. Et encore le sapin lui-même disparaissait-il sur les hauteurs les plus élevées où nous ne trouvions plus que l'épinette noire, dont la taille peu élevée disait à quelles rigueurs était soumise la végétation à une altitude de cinq mille pieds dans un climat aussi excessif que le nôtre. Si nous voulons juger de l'intensité du climat par l'étude des arbres qu'on y rencontre, nous trouvons d'abord les érables, l'orme et le frêne, qui se voient déjà dans les pentes et sur les plateaux d'une élévation assez considérable. Le bananier ne redoute pas les climats rudes

et nous le trouvons haut dans la montagne, mais lui aussi disparaît bientôt pour faire place au bouleau, qui supporte les climats les plus froids. En nous élevant toujours, nous l'avons vu dépasser de beaucoup la dernière limite des autres essences feuillues, et faire place aux bois résineux, le sapin; et l'épinette. Le sapin aime également les climats froids, et dans les Pyrénées il s'élève à 6,000 pieds il s'arrête à 4,500 pieds dans les Alpes; tandis que l'épinette s'élève jusqu'à 6,000 pieds dans les Alpes et couronne les hauteurs les plus élevées de nos montagnes.

INFLUENCE DU CLIMAT, DU SOL ET DES DEBOUCHES.

L'INFLUENCE de l'altitude ne se borne pas à la végétation des forêts, mais se fait vivement sentir aussi dans l'exploitation agricole. Déjà aux pieds de cette chaîne de hauteur, à Stoneham, les renseignements que nous avons obtenus de M. Henright, dont l'expérience embrasse une pratique de 30 années, nous apprennent que les semences chez lui, à 2,000 pieds d'élévation, ne peuvent se faire avant le 10 de mai et doivent être terminées avant le 1er de juin pour assurer la maturité des récoltes. Et quelles récoltes? non pas le blé et l'orge, qui offrent des risques considérables, mais l'avoine qui est la récolte principale, avec les patates. Celles-ci souffrent souvent des gelées tardives du mois de juin, si sévères dans les montagnes, et d'autant plus sévères que l'altitude est plus grande. Car alors la radiation pendant les magnifiques nuits du mois de juin est d'autant plus puissante. Nous croyons donc que sur les hauteurs du lac Jacques-Cartier, la maturité des récoltes courrait des risques tellement considérables, que la culture des céréales serait une impossibilité comme pratique générale, sans tenir compte des difficultés des débouchés et de la stérilité du terrain. Pourtant nous croyons aussi que dans les vallées profondes, sur les bords des cours d'eau, là où se trouvent des alluvions plus ou moins faciles à cultiver, là où l'abri des montagnes voisines protégerait la végétation contre les vents dominants et les effets désastreux de la radiation nocturne, où le voisinage même d'un cours d'eau maintient l'équilibre dans la température des 24 heures, la culture des céréales serait très-possible sur une petite échelle, suffisante peut-être pour la consommation du colon, à condition, toutefois, que les travaux de semences fussent exécutés avec toute la diligence possi-

able et à l'époque la plus favorable. Evidemment les pâturages et les prairies devront couvrir les dix-neuf vingtièmes de l'étendue cultivée de cette région, ainsi que cela se pratique en Suisse, où nous voyons quelques petits champs de blé ou de seigle dans l'étroite et profonde vallée où est bâti le chalet, tandis que les nombreux troupeaux de bétail gravissent le penchant des hautes montagnes, en suivant la fonte des neiges qui disparaissent successivement, jusqu'à ce que le pays tout entier ne soit plus qu'un immense pâturage. L'automne, lorsque les premières neiges couronnent les sommets des plus hauts, les troupeaux redescendent vers la plaine, suivis de près par le blanc manteau de l'hiver qui tous les jours s'étend davantage en chassant devant lui les troupeaux, descendant dans la vallée pour y trouver un abri contre le froid et une ration d'entretien pendant un hivernement de cinq mois.

Le climat seul ferait au colon une nécessité de la culture paccagère, mais le sol et les débouchés ne lui laissent plus d'alternative. Composé d'un sable peu riche, souvent mêlé de gros cailloux roulés ou de fragments de roches descendus de la montagne voisine, le sol ne se prête que rarement aux travaux de culture. Le pâturage au contraire est peu exigeant sous le rapport des travaux ou des engrais et se présente de lui-même comme la seule opération possible, à l'exception toutefois des quelques rares terrains d'alluvion qui bordent les cours d'eau. Les débouchés concourent encore à l'adoption de la culture paccagère, dans un pays où les transports sont difficiles et longs, il est important de produire

une marchandise pouvant se transporter d'elle-même sur le marché de consommation, telle que le bœuf, le mouton ou le porc. Ou bien il faut produire une marchandise d'une grande valeur sous un petit volume; or le beurre et le fromage remplissent également bien ces deux conditions. D'ailleurs le colon montagnard devra s'aider de la chasse et de la pêche comme moyen d'existence, et ces deux sources précieuses de richesse ne peuvent être exploitées qu'autant que le système de culture adopté ne soit pas trop exigeant sous le rapport des travaux. La culture paccagère permettrait donc au colon de s'adonner à la vie des bois tout en surveillant ses troupeaux répandus dans la montagne. L'ensemencement au printemps de quelques arpents de terrain pour sa consommation et la fenaison des fourrages de la vallée pour l'hivernement de son bétail résumerait à peu près ses travaux pendant la saison des paccages, tandis que les soins donnés au bétail pendant l'hiver seraient la seule occupation de la ferme.

Tel est à notre avis le seul avenir possible pour les hauteurs du lac Jacques-Cartier. Nous aurons là une population de Montagnards se livrant à une foule de petites industries, dont le bois leur fournira la matière première; des colons vigoureux et hardis, disséminés en petit nombre sur un vaste territoire, que le touriste ira visiter en se rappelant les paysages les plus renommés de la Suisse. Mais espérer là un vaste champ de colonisation et une population dense de cultivateurs aisés, c'est rêver une impossibilité, c'est ignorer les données les plus élémentaires sur ce qui constitue, dans tous les pays, la base de la prospérité agricole.

TROISIEME PARTIE.

DU LAC JACQUES CARTIER AU LAC ST. JEAN.

SOMMAIRE.—La navigation en radeaux—La rivière Chicoutimi—De la rivière Chicoutimi à la rivière Upika—Notre personnel de sauvages—La rivière Upika—Une marche forcée le dimanche—Ce qu'il nous restait de vivres—La Belle Rivière—Les radeaux en rivière.—Notre dernière galette.

LA NAVIGATION EN RADEAUX.

PRES ce long repos du septième jour, pendant lequel nous fûmes forcément retenus dans le camp par un très-mauvais temps, nous nous réveillâmes lundi le 2 novembre parfaitement disposés à entreprendre le passage du lac Jacques-Cartier en radeaux. Déjà nos hommes étaient à l'œuvre importante de leur construction, et leurs vigoureux coups de hache répétés par le lac disaient l'empressement qu'ils y mettaient afin de profiter du calme

plat dont nous jouissions et qu'un soleil magnifique devrait de ses premiers rayons. Vu par une belle matinée de novembre le lac Jacques-Cartier offrait un tableau digne de figurer parmi les plus gracieux chefs-d'œuvre des peintres paysagistes. Cette belle nappe d'eau s'étendant à un horizon de neuf milles, reflétait dans sa coupe de verdure les bois de sapin qui, descendant des montagnes voisines, venaient mourir sur ses bords. Ici et là un rocher abrupte baignait ses pieds dans les profondeurs du lac, tandis que sa

cime altière couronnée de quelques épinettes rabougries semblait se contempler avec orgueil dans le miroir des eaux. Le coloris le plus gai répandait ses teintes vives toutes inondées de soleil sur cette nature sauvage, surprise en quelque sorte sur le fait et semblant s'indigner des bruits de l'activité humaine troublant sans scrupule des siècles de silence.

Après les premiers regards donnés à tout ce qui nous entourait, nous allâmes suivre la construction des radeaux à quelque distance du camp. Le bois se compose entièrement de sapin et d'épinette de petite taille, en sorte que nous sommes obligés d'employer plusieurs arbres secs à la construction de chaque radeau. Cette construction est fort simple et se fait en plaçant quatre à cinq troncs d'arbres, longs de 10 pieds, les uns à côté des autres, et à les relier par trois traverses percées de fiches en bois pénétrant dans chaque bille. Quelques perches longues et sèches, pour être moins pesantes, sont appuyées sur les traverses et élèvent le pont sur lequel s'assied l'équipage et se placent les vivres, pour être préservés de l'atteinte de l'eau. En raison de la rareté du bois, il était onze heures lorsque les deux radeaux furent prêts à nous recevoir au nombre de dix. Mais nous aperçûmes bientôt qu'ils étaient insuffisants et il fallut commencer la construction d'un troisième radeau, qui retarda notre départ jusqu'à deux heures. Vers midi une légère brise avait ridé la surface du lac et le vent en augmentant toujours avait soulevé de petites vagues qui nous forcèrent à côtoyer le côté gauche du rivage où nous étions plus à l'abri. Toute lente qu'était notre navigation aidée de perches et d'avirons, elle égalait la vitesse d'un homme à pied sur un terrain sans embarras ; aussi arrivâmes-nous bientôt à la moitié de la longueur du lac. Là une pointe s'avancait au large, qu'il nous était certainement impossible de doubler sans mouiller notre biscuit et notre farine. Déjà les vagues baignaient de temps en temps le pont de nos radeaux, et nous ne pouvions sauver nos vivres qu'en les élevant sur nos raquettes. Pourtant nous étions comparativement à l'abri, et les vagues du large qu'il faudrait franchir en doublant la pointe auraient certainement avarié nos vivres sans qu'il fût possible de les renouveler. Nous relâchâmes donc vers trois heures et demie pour camper, en attendant le calme. Toute la nuit le vent s'éleva plus violent avec des brouillards de neige, et il fut encore plus impossible le lendemain de continuer notre navigation. Durant l'après-midi nous allâmes sur un des radeaux pêcher dans une

petite baie voisine assez calme, mais sans succès. Au reste nos hameçons n'étaient pas faits pour prendre le poisson de ce lac, dont la truite mesure, dit-on, de 2½ à trois pieds de longueur.

De bonne heure, mercredi le 4, nous nous préparâmes à partir par un temps douteux, lorsqu'on s'aperçut que le vent, pendant la nuit, avait détaché un des radeaux, qu'il fallut remplacer. Cette nouvelle cause de retard nous retint jusqu'à onze heures, où nous nous embarquons pour terminer le reste du trajet. D'épais brouillards de neige nous enveloppaient de temps en temps en nous cachant complètement les bords du lac, que nous suivions pourtant de bien près. Après deux heures de navigation pénible centre un vent de l'Est, nous mîmes pied à terre sur un banc de sable à la tête du lac. Un aviron solidement planté reçut une inscription indiquant notre passage et la direction de notre course d'après l'aiguille magnétique. Quelques instants après nous étions en marche pour la rivière Chicoutimi.

LA RIVIERE CHICOUTIMI.

Les plus grandes difficultés de l'exploration allaient commencer en laissant le lac Jacques Cartier, que nous avions atteint en suivant toujours un sentier plaqué quelque peu débarrassé. A l'avenir nous n'avions plus la moindre indication, et quels que fussent les obstacles à franchir, il nous faudrait suivre notre course guidés par la boussole seule. Aux premiers pas faits dans la forêt des difficultés sans nombre se dressèrent sur notre marche, nous donnant un aspect de l'avenir qui nous attendait. Les branches des fourrés épais semblaient se serrer les unes contre les autres et s'entrelacer pour s'opposer à notre passage. La hache seule pouvait vaincre leur résistance opiniâtre, et encore semblaient-elles se soulever de terre pour embarrasser nos pieds à chaque pas. Luttant avec énergie, nous nous fîmes pourtant un passage, et arrivés à un petit coteau, nous vîmes devant nous avec un indicible plaisir, un brûlé de deux ans s'étendant au loin et nous offrant un chemin facile. Immédiatement ces pas se firent plus longs et plus prompts, et de colline en colline nous traversâmes un plateau légèrement accidenté; et la nuit nous surprit sur le penchant d'une coulée où nous campâmes près d'un ruisseau.

Rien n'est triste comme ce grand brûlé dans lequel nous nous trouvons. Il ne reste plus de l'épaisse forêt avec sa verte et fraîche parure que des troncs d'arbres jon-

chant le sol et que la main de l'hiver a recouverts d'un linceul d'une éclatante blancheur. Pour compléter la pénible illusion qui s'empare alors de l'âme aux souvenirs qu'elle éveille, de grands sapins noirs et dépouillés de leurs rameaux se dressent comme autant de mausolées au-dessus de ce vaste champ de la mort. On dirait toute une génération d'hommes attendant dans un morne silence le réveil du dernier jour.

C'est en vain que nous cherchons une branche verte pour tapisser notre camp ; il nous faut dormir sur la boue. La terre légèrement remuée se dégèle peu à peu par la chaleur du feu, et l'humidité qui s'en échappe se fait bientôt sentir. D'un autre côté, la brise du soir en descendant la colline s'engouffre dans notre tente, accompagnée d'une épaisse fumée. Nous passons ainsi une nuit de douze heures, la plus pénible sans contredit de toute l'exploration.

De bonne heure, jeudi le 5, nous décampons fatigués de la nuit, et en suivant toujours le brûlé, nous arrivons bientôt à la rivière Chicoutimi. Ici elle coule des eaux tranquilles recouvertes d'une glace assez épaisse pour nous porter. Nous la suivons donc sur tout son parcours et traversons ainsi une vallée d'un demi-mille, de largeur moyenne, bordée de hautes montagnes, que nous aurions été fort peiné de traverser, si la rivière Chicoutimi ne nous eût fourni un passage facile. Ici encore des alluvions recouvertes de prairies naturelles offrent des ressources fourragères considérables et une exploitation facile. Des pistes nombreuses de loutres se dessinaient sur la neige qui recouvre la glace depuis le matin. Vers midi nous prîmes un instant de repos, à l'abri d'un gros arbre, isolé au milieu des prairies. Dans une mare voisine quelques canards se jouent hors de notre portée. Nous repartons bientôt, et toujours en suivant la rivière, nous franchissons la haute chaîne de montagnes qui entoure le lac Jacques Cartier. Mais bientôt la rivière prend un cours plus rapide et son pont de glace s'amincit sensiblement ; ce n'est qu'avec hésitation que nous choisissons un passage souvent entre deux mares dans lesquelles nous voyons les eaux profondes de la rivière Chicoutimi passer rapidement. A chaque pas la glace se fendille et ploie ; à chaque coup de hache légèrement donné pour sonder sa force, le taillant s'enfoncé et l'eau rejaillit. De fait la glace n'a pas un pouce et nous nous étonnons de la trouver si forte avec une aussi faible épaisseur. Mais le bois offre tant d'obstacles à

notre marche, et il est si agréable de suivre les bords gracieux d'une rivière, que nous persistons à garder la glace jusqu'à ce que des rapides nous forcent à la laisser. Nous suivions alors la rive Est et il fallait traverser à l'Ouest. Pendant que nous avançons avec précaution pour tenter un passage et que nous étions arrivés au tiers du chemin, un de nos sauvages se hasarda au pas de course à quelques pieds de nous. La glace, en se ployant derrière lui, décrivit une courbe d'un pied, et nous pensions le voir s'abîmer, lorsque son pied droit s'enfonça jusqu'à la cheville mais pas assez vite pour perdre l'équilibre, et il arriva sain et sauf de l'autre côté, n'ayant eu que la peur. Cette expérience n'était pas faite pour nous rassurer ; pourtant nous avançâmes encore, et quelques instants après nous avions également franchi sans accident ce pont peu sûr.

Le reste du parti ne voulut pas se hasarder, et ce ne fut qu'après avoir coupé de jeunes arbres et en avoir fait un pont solide qu'ils se décidèrent à traverser. Pendant ce temps, une loutre nageait silencieusement dans une mare à quelques pas de nous, derrière une pointe. Un de nos sauvages en l'apercevant s'empara du fusil et s'embusqua pour la tuer, mais le coup ne porta pas. Elle mesurait bien une longueur de quatre pieds, et sa fourrure, du plus beau noir, se montrait quelque peu sur le dos. Nous étions tout préoccupés de sa vue et nous avançions négligemment sur la glace, à quelque distance du bord, pour la mieux voir, lorsque nous enfonçâmes complètement dans la rivière. Un arbre heureusement se trouvait à notre portée, et à l'aide de ses branches, nous nous tirâmes de l'eau, un peu froide à cette saison. Au reste, c'était la troisième fois que la glace se brisait ainsi sous nos pieds depuis notre départ, mais les immersions antérieures n'avaient été que partielles. Nous avions encore une heure de marche, et pendant que le parti traversait la rivière sur le pont dont nous avons parlé, nous changions d'effets. Nous fûmes fort surpris en posant les pieds sur la glace de n'en pas sentir beaucoup le froid. Au reste cela nous met en mémoire un bain de neige que nous prîmes un jour, avec un de nos amis, un étudiant norvégien, sur les hauteurs du Simplon. Partis à quatre heures du matin pour traverser les Alpes, nous avions franchi presque toutes les hauteurs, et depuis une heure nous étions dans les neiges, accablés de fatigue. Près de la route s'élevait un mur de soutènement couronné de larges pierres, toutes chaudes

sous les rayons d'un soleil de juin; à ses pieds un immense banc de neige, dont la vue seule nous rafraîchissait. Assis sur ce mur, nous le considérions avec des regards de convoitise, lorsque l'idée nous vint de nous y plonger. Un moment après, le bain de neige que nous avions pris nous donnait une nouvelle vigueur, et la réaction de bien-être que nous en éprouvâmes nous indemnisa largement de la sensation de froid intense du premier contact.

Nous laissâmes bientôt la rivière Chicoutimi pour prendre la direction Nord-Ouest jusqu'à la rivière Upica que, d'après les calculs des chefs de l'expédition, nous devions atteindre dans quatre jours de marche.

DE LA RIVIERE CHICOUTIMI A LA RIVIERE UPIKA.

LES difficultés qui se présentent d'abord en laissant la rivière Chicoutimi nous firent comprendre que nous n'avancerions qu'à petites journées. Il fallut absolument qu'un de nos sauvages se mit en avant, la hache à la main, pour nous ouvrir un passage à travers la forêt. A chaque instant, nous étions arrêtés et la nuit nous surprit à quelque distance seulement de la rivière. Nous avions compté sur de grands brûlés qui devaient nous conduire d'ici jusqu'à la rivière Metabetchouan. Mais nous n'en avons pas encore rencontré, et devant nous, s'étend tout un océan de verdure avec ses vagues représentées par des montagnes et des collines s'étendant jusqu'à l'horizon.

Vendredi le 6, après plusieurs heures de marche pénible, nous voyons un petit brûlé sur notre droite qui ne fait pas route et que, par conséquent, nous ne pouvons suivre. Les hommes sont harassés de fatigue et trempés par la neige qui à chaque pas se détache des arbres et tombe comme une avalanche sur chacun de nous. Tout le monde est silencieux et chacun fait sa journée de travail comme une corvée et non plus avec la gaieté qui nous accompagnait au départ. Les difficultés semblent croître à mesure que nous nous enfonçons dans ce bois touffu et accidenté. Pour ne pas dévier de notre route, nous ne suivons plus les gorges des montagnes, qui nous évitaient leurs aspérités, mais nous allons droit devant nous, tantôt dans des ravins profonds creusés par un cours d'eau prenant quelquefois la forme d'un lac, tantôt nous faisons des montées rapides, aux pieds desquelles les porteurs hésitent en toisant du regard la hauteur qu'ils ont à franchir, et

une fois au sommet, ils s'arrêtent épuisés et haletants sous le poids de leur lourd fardeau. Pendant que la neige les recouvre de la tête aux pieds, de grosses sueurs descendent sur leur visage amaigri et disent éloquentement les efforts de courage et de volonté que vient de leur coûter cette ascension pénible. Pourtant, à peine avons-nous fait quelques pas sur ce plateau si bien gagné, qu'il nous faut redescendre dans un nouveau ravin, pour remonter encore; jusqu'à ce que la nuit vienne mettre une fin à ces pérégrinations de haut en bas et de bas en haut, faites pour éprouver les voyageurs les plus robustes et les plus déterminés.

Toute la journée du samedi le 7 se passe encore à ce métier de galérien, et sur le soir nous arrivons à un ancien brûlé, qui nous promet pour les jours suivants moins de difficultés et de plus longues journées de marche. Il était temps, car nos hommes commençaient à se désespérer. Nous campons sur le flanc d'une colline plantée ici et là de jolis bosquets, et la vue s'étend au loin dans un rayon de plusieurs milles. Dimanche le 8, nous passons la journée entière dans le camp, occupés aux travaux ordinaires du septième jour. Pendant que les uns réparent à l'aiguille les accidents de la semaine, les autres bandent leurs plaies où préparent de l'écorce à fumer. C'est qu'en même temps que les vivres, les approvisionnements de tabac s'épuisent avec une rapidité effrayante. Le sauvage prévoyant fait alors par économie autant que par goût un mélange d'écorce de bois rouge rapée avec son tabac. Ce bois rouge forme de petits taillis dans les bas-fonds humides, où on le trouve généralement avec les aulnes. En passant le dos d'un couteau sur les branches, l'écorce se détache en longs filaments suspendus ici et là par leurs extrémités. La branche ainsi dépouillée est plantée en terre près du feu du bivouac, inclinée à 45 degrés, de manière à exposer ces filaments à l'action de la chaleur qui, en quelques minutes, les dessèche complètement. Recueillis dans le creux de la main, ils tombent en poudre sous le moindre froissement. C'est alors que le sauvage ouvre son sac à tabac et l'emplit jusqu'à la gueule de cette poudre qui prend le nom de "Nespipanique." Après un premier essai déclaré satisfaisant l'emploi de ce mélange devint bientôt général dans tout le camp. Lorsque durant la journée nous rencontrions un taillis de bois rouge, chacun se chargeait d'un petit fagot de branches, et après le repas du soir, le feu

du bivouac était entouré d'une petite forêt plantée en branches de bois rouge, en quantité suffisante pour l'approvisionnement des jours suivants.

NOTRE PERSONNEL DE SAUVAGES.

AU nombre de notre personnel de sauvages, nous avons des célébrités dans plus d'un genre que nous ne saurions passer sous silence, pour l'intérêt de notre compte-rendu. Au premier rang était le chef Huron bien connu comme le chasseur et le trappeur le plus renommé de Lorette; tout le monde a nommé Simon. Combien de récits intéressants ne nous a-t-il pas faits de ses longs voyages et de ses chasses heureuses. A eux seuls nous ferions un volume. Pour ceux de nos lecteurs qui désirent une belle fourrure, qu'ils lui fassent leur commande et ils ne seront pas trompés dans leur attente. Son fils, grand gaillard de vingt-huit ans plein de force et de bonne volonté, marche sur les traces de son père.

Moïse Picard, également de Lorette, est un des hommes les mieux trempés que nous ayons encore vus. Toujours d'une humeur égale quelles que fussent les difficultés de la route, il portait son fardeau un sourire sur les lèvres, et chaque fois qu'un faux pas l'entraînait dans une chute, un joyeux éclat de rire nous avertissait de sa mésaventure, dont il était le premier à s'amuser. De lui-même il s'était chargé de la cuisine, et chaque soir il était le dernier à entrer sous la tente, retenu des heures entières par ses devoirs de cuisinier. Certes, après une longue journée de marche pénible, lorsque chacun est occupé dans le camp à faire sécher ses effets trempés à la chaleur d'un grand feu, on conviendra que c'est presque de l'héroïsme que de rester dehors, par une nuit froide qui glace des vêtements déjà mouillés, dans le seul but de surveiller le repas du soir. Bien plus d'une fois nous avons éprouvé de vives sympathies pour ce malheureux cuisinier qui se donnait tant de mal. Moïse est par excellence le fabricant de raquettes du village de Lorette. Sa position de fortune ne lui permet pas de contracter avec le gouvernement, mais c'est lui qui expédie l'ouvrage du contracteur, et nous ne saurions trop le recommander aux amateurs désireux de se procurer une bonne paire de raquettes telles qu'elles se font sur commande.

Jean Baptiste est un Abénaquis établi à Lorette, où il excelle à tanner les peaux de caribou et d'orignal. C'est tout un art. Nous ne saurions donner une idée plus avanta-

geuse de son habileté comme chasseur qu'en disant qu'il est l'associé de Simon. Comme caractère c'est un homme précieux en même temps qu'un porteur infatigable.

Thomas Joseph, jeune Mic-mac âgé de trente ans, est un homme hors ligne. D'une rare intelligence et d'une stature moyenne mais robuste, c'est à la fois un vigoureux porteur et un guide sûr. Mieux que tout autre il suivait la direction de l'aiguille aimantée, et son bras armé de sa hache nous a frayé un chemin à travers l'épaisse forêt du Lac Jacques Cartier aux bords de la rivière Metabetchouan. Peut-être a-t-il sauvé l'expédition, mais au prix de sa propre perte. Le premier en avant, chaque coup de hache donné pour nous ouvrir un passage le recouvrait d'une avalanche de neige. Du matin jusqu'au soir nous l'avons vu sous son manteau blanc; frissonnant de froid et contractant peut-être une maladie mortelle. Sous ses vêtements trempés il passait encore une heure aux travaux du campement; et bientôt une toux des plus fatigantes lui apprit qu'il avait trop fait. Souffrant, presque sans nourriture, il continua pourtant à la tête de la colonne; mais ses traits s'amaigrèrent, et avant d'arriver au terme de notre voyage, sa voix s'était éteinte et ses forces épuisées. Il était méconnaissable.

Thomas Joseph est fixé à la Pointe-Lévi et est reconnu comme le plus habile fabricant de canots d'écorce de l'endroit. Pendant ses jours de repos il nous a fait des gaines pour nos couteaux de chasse, en bois de sapin, reliées avec des racines d'épinière appelées "watap." Son père, Nicolas Joseph, âgé de soixante ans, a été le meilleur coureur de son temps et conserve encore quelque chose de la vigueur de sa jeunesse. Il était plus spécialement chargé de lever notre tente, avec son tapis de sapin. Jacques Launière, Mic-mac également de la Pointe-Lévi, complétait notre personnel de sauvages, et à cause d'une infirmité aux mains et aux pieds, était moins robuste que ses compagnons. Tel était notre personnel au moment où les difficultés les plus sérieuses commençaient. Ce jour-là, désirant nous habituer aux raquettes, nous fîmes une excursion durant l'après-midi sur les collines du voisinage, d'où nous pûmes avoir une excellente vue du pays. La neige, profonde d'un pied, était très fatigante et chargeait considérablement nos raquettes. Nous pûmes prévoir les difficultés qui nous attendaient dans le cas où la neige augmenterait et nous forcerait à nous servir de nos raquettes.

LA RIVIERE UPIKA.

LE 9, nous décampons de bonne heure, et suivant l'indication de la boussole nous traversons un ancien brûlé, que nous perdons dans l'après-midi. Le lendemain, nous suivons encore la hauteur des terres où nous nous trouvons, et le mercredi nous commençons à descendre sensiblement. Les vues que nous avons indiquent une inclinaison générale, bien que tout le pays ne soit qu'une succession de montagnes jusqu'à l'horizon, où nous croyons voir la chaîne de la rivière Upika. Nous nous enfonçons encore dans la forêt, et chaque fois que nous descendons du haut d'une montagne dans un profond ravin nous espérons y trouver la rivière sur les bords de laquelle nous devrions être arrivés d'après les calculs des chefs de l'expédition. Mais, au désappointement général, nous ne trouvons que d'étroits ruisseaux et que des lacs de plus ou moins d'étendue. Le jeudi se passe à éprouver les mêmes désappointements, mais nous descendons toujours et le bois de la forêt est plus facile à traverser. La région exclusive des épinettes est passée; nous rencontrons plus de bouleaux, même des merisiers, et bientôt de petits érables batarde, gros comme le doigt. L'inquiétude se met dans le camp. Les vivres ne charment plus les porteurs et nous calculions arriver à la rivière Upika samedi dernier. Le vendredi, le découragement augmente avec le désappointement. Evidemment nous avons fait fausse route. Notre boussole, le seul instrument que nous ayons, nous a trompés; les attractions locales y sont probablement pour quelque chose. C'est avec de pareilles pensées que nous nous endormons. Au réveil Simon se plaint d'un tour de reins pénible et qui le force à prendre un bâton pour aider sa marche.

L'inquiétude du vieux chef, qui dit très-sérieusement au départ: "Eh bien! si je ne suis pas capable de suivre, vous me laissez," n'est pas faite pour faire taire les craintes de tout le monde. On force la marche et nous arrivons vers midi aux bords d'une profonde vallée, dont la descente rapide se fait moitié sautant, moitié glissant. Est-ce encore un ruisseau, ou bien un lac, ou bien encore la rivière Upika? Nous hésitions encore dans nos suppositions, lorsque nous traversons un étroit ruisseau. Nouvelle déception, nous disions-nous en avançant de quelques pas à travers les ombrages de ce bas-fond, lorsque nous arrivâmes sur les bords d'une magnifique rivière, coulant ses

eaux profondes et tranquilles entre une double chaîne de montagnes escarpées; c'était la rivière Upika.

UNE MARCHÉ FORCÉE LE DIMANCHE.

NOUS fîmes une halte aux pieds d'un gros arbre, et pendant que le cuisinier nous préparait le régalaux extraordinaire d'une tasse de café en l'honneur de la rivière Upika, sur les bords de laquelle nous étions enfin arrivés, nos bûcheurs travaillaient activement à la construction d'un radeau pour nous traverser avec le bagage. À trois heures nous étions de l'autre côté et commençons à graver la haute montagne servant de berge à la rivière. En mettant pied à terre il fallait immédiatement commencer l'ascension de cette pente, trop rapide pour recevoir les paquets du bagage. Ce n'était qu'en les appuyant derrière les arbres que nous pouvions les déposer un instant en les déchargeant du radeau. Nous ne comprenons pas comment un chemin pourrait être tracé dans cet endroit; mais probablement qu'en remontant la rivière de quelques milles nous trouverions quelque gorge de montagne facilitant un passage. Après une heure d'une ascension aidée des mains et des pieds, nous arrivâmes presque au sommet sur un petit plateau, où nous campâmes aux pieds d'un rocher à pic qui se trouvait sur notre gauche. La soirée se passe en probabilités sur notre situation. Nous ignorons complètement à quel point de la rivière Upika nous nous trouvons. Sommes-nous à son embouchure ou à sa source? Nous l'ignorons complètement; les opinions sont partagées. Mais ce dont nous sommes certains, c'est que depuis le lac Jacques Cartier jusqu'ici nous avons mis deux fois plus de temps que nous n'en avions calculé, et qu'il nous est impossible de nous rendre au poste de la rivière Metabetchouan sans manquer de vivres. Aussi est-il décidé que le lendemain, bien qu'un dimanche, soit employé à marcher et non plus au repos. Quelques réflexions sont faites sur les dimanches précédents qui ont été perdus dans un repos qui nous met aujourd'hui en danger de ne jamais arriver, et après que les chefs eurent décidé, vu l'urgence de sauver l'expédition, d'abandonner leurs instructions et de descendre la première belle rivière pour rencontrer les premiers établissements à l'embouchure de la rivière des Aulnets, nous attendîmes le lendemain dans un profond sommeil.

Dimanche le 15, après un chapelet matinal, nous décampons à la hâte et atteignons bientôt le sommet de la berge sur le penchant de laquelle nous étions campés. Là une vue magnifique du pays à plusieurs lieues nous donna l'espérance de franchir dans la journée la distance de six milles qui nous séparait approximativement de la première belle rivière, appelée en montagnais Kouspagen. Nous marchions à grands pas, poussés par le danger dans un bois facile. Un ancien brûlé qui faisait route et que nous voyions au loin nous conduisit à travers un pays légèrement accidenté jusqu'au soir. Nous traversâmes plusieurs lacs et plusieurs ruisseaux complètement inconnus comme tout ce qui nous entourait et, enfin nous descendons dans une vallée profonde où nous rencontrons un lac considérable, sur les bords duquel nous campons sans avoir rencontré que nous sachions la belle rivière. Comme il ne nous restait plus que quelques livres de lard et de farine, pendant que les hommes campaient, nous allâmes pêcher sur la glace du lac, mais sans résultat; aussi fûmes nous convaincus que lorsque nous n'aurions plus que la pêche des lacs pour moyen d'alimentation nous pourrions manquer de tout.

CE QU'IL NOUS RESTAIT DE VIVRES.

A question des subsistances, de toutes celles qui se présentent dans une exploration à travers un pays aussi difficile que celui que nous traversions, mérite certainement la plus haute considération. Toute la région des hauteurs que nous avions parcourues était pauvre en gibier; pendant plus de 15 jours nous n'avions pas brûlé une amorce. Nous n'avions pas aperçu l'aile d'une perdrix ou le pied d'un lièvre. D'un autre côté y eût-il du gibier, la saison des premières neiges n'était pas faite pour nous permettre de le chasser. Les caribous et les orignaux dont nous avions vu quelques pistes ne pouvaient certainement pas se courir avec un pied de neige, et nous en étions réduits à nos propres ressources. Pas le moindre fruit dans la forêt; au contraire tout n'était partout que froid, que neige et que pluie. Quelles que soient les misères du bois, elles sont facilement surmontées, du moment que les rations, sont suffisantes. Mais retranchez les rations, et dans quatre jours le meilleur homme, dans le plus beau bois, durant la plus belle saison, sera dans un état voisin de l'inanition. A plus forte raison les conditions très-défavorables dans lesquelles nous nous trouvions

devaient-elles nous faire tout craindre de l'épuisement des vivres.

Aussi, dans le but d'éviter un résultat aussi fâcheux, avions-nous depuis douze jours supprimé le repas du midi. Le déjeuner avant le départ et le repas du soir avaient suffi. Malgré cela, nos approvisionnements s'épuisaient, et il fallut même diminuer la ration de chaque repas. Notre cuisinier voyant où nous en étions, veillait à l'économie la plus stricte, et rien de ce qui pouvait nourrir n'était perdu.

En résumant la situation, nous avons franchi à peu près les trois-quarts de la route, mais nous avons épuisé la presque-totalité des vivres. Voyons plutôt; au départ nos approvisionnements étaient comme suit :

Lard salé.....	300lbs.
Biscuit	450lbs.
Thé, sucre, pois, etc.....	60lbs.
Farine.....	75lbs.
Tentes, cuisine, bagage, etc..	125lbs.
	<hr/>
	1000lbs.

Aujourd'hui, après 25 jours de marche, il ne nous restait plus que les approvisionnements qui suivent, et nous ne savions pas la distance qu'il nous restait à franchir.

Lard salé.....	5lbs.
Grain de biscuit.....	5lbs.
Thé	$\frac{1}{2}$ lb.
Farine.....	15lbs.

25 $\frac{1}{2}$ lbs.

Telles étaient nos ressources lorsque nous nous mîmes en marche, lundi le 16, en recherche de la première Belle Rivière dont nous espérons notre salut. Mais une fois sur cette rivière, quelle distance avions-nous à franchir avant d'arriver à la rivière des Aulnets? Nous l'ignorions. Pourrions-nous descendre le courant sur des radeaux, ou nous faudrait-il suivre le cours de la rivière le long de ses berges abruptes et jonchées d'obstacles? Nous l'ignorions encore. Quelle distance nous séparait de cette Belle Rivière qui devait nous guider aux premiers établissements? Nous l'ignorions toujours. Pis que cela, nous ignorions s'il y avait des établissements à l'embouchure de la rivière des Aulnets, et plus d'une fois pendant ces longues soirées du bivouac, où nous envisagions les probabilités de notre délivrance, nous entendîmes l'assertion non contredite que nous ne rencontrerions très-probablement les premières habitations que sur les bords du lac St. Jean. En un mot, nous avions devant nous la perspective de dix jours de

marche avant de pouvoir nous ravitailler; et nos vivres étaient à peu près épuisés. Dans ces circonstances le pas et les figures s'allongent démesurément, et si d'un côté nous franchissions de longues distances, poussés par la crainte, l'imagination ne marchait pas moins en dessinant sur toute sa route des tableaux d'épuisement et de mort.

LA BELLE RIVIERE.

BUNDI le 16, après un léger déjeuner, nous partons, décidés cette fois à rencontrer la Belle Rivière, appelée par les Montagnais Kouspegen. Le brûlé dans lequel nous avançons à grands pas se continue en avant de nous, et nous arrivons bientôt à une magnifique vallée, dans laquelle se trouvent seulement quelques arbres isolés et quelques bosquets. Cette vallée est légèrement ondulée et traversée dans sa longueur par un ruisseau. C'est le point le plus favorable à la culture que nous ayons encore rencontré dans notre exploration. Le terrain est toujours sablonneux et le bois se compose principalement d'arbres verts, mais il n'y eut qu'une voix parmi nous pour reconnaître la beauté de cette vallée. Nous ne pouvons oublier pourtant que nous sommes à la recherche d'une rivière qui doit nous conduire aux premiers établissements, et c'est avec le désappointement dans l'âme que la nuit nous surprend sans que nous l'ayons rencontrée. Depuis deux jours nous avons fait dix milles; il faut donc que nous soyons dans une fausse direction, puisque la distance entre les deux rivières n'est que de six milles. L'inquiétude s'est emparée du camp et la soirée se passe péniblement avec la perspective des dangers à venir.

Mardi, le 17, nous abandonnons le brûlé et nous nous enfonçons dans le bois en suivant la direction de l'aiguille magnétique et en faisant Nord-Ouest. Nous arrivons ainsi sur le sommet d'une haute montagne plantée d'épinettes élevées, que nous esaladons pour avoir une meilleure vue du pays environnant et découvrir s'il est possible quelque chose de cette malheureuse Belle Rivière vers laquelle nous marchons depuis si longtemps sans succès. Du haut de notre poste d'observation, nous eûmes sous nos yeux un tableau qui ne s'effacera jamais de notre mémoire. Le temps était parfaitement clair et nous donnait un horizon de huit à dix lieues tout rempli de montagnes jetées là sans ordre et ne paraissant suivre aucun ordre général. Ici et là cet océan de verdure semblait ouvrir ses hautes vagues, sans doute pour donner passage à quelque

cours d'eau. A nos pieds, et dans la direction Nord-Ouest, une large tache blanche indiquait la présence d'un lac. Mais à part ces incidents dans le tableau que nous contemplions avec une secrète terreur, nous ne voyions tout autour de nous qu'une succession non interrompue de hautes montagnes s'opposant à notre marche, rendue plus difficile encore par les nombreux obstacles d'une épaisse forêt. Ainsi nous avions à peine une journée de vivres et tout autour de nous semblaient se serrer plus nombreuses et plus grandes les difficultés qui nous séparaient de plusieurs jours des premières habitations. Nous ignorions complètement où nous nous trouvions dans le moment, et cette incertitude, plus désagréable que la réalité la moins désirable, pesait lourdement sur l'imagination de tous.

Nous nous mîmes bientôt en marche comme des hommes qui ne comptaient plus que sur leur vigueur pour sortir du bois, et qui se dépêchaient de franchir les distances les plus considérables pendant qu'ils en avaient encore la force et avant que le manque complet des vivres ne les eût exténués. Nous arrivâmes ainsi sur les bords d'un grand lac faisant route et recouvert d'une glace assez forte pour nous porter. Ce lac est un des plus beaux points de vue qu'il nous ait été donné d'admirer. D'une largeur variant d'un quart à un demi-mille, il s'étend sur une longueur de quatre à cinq milles, encaissé dans une double chaîne de montagnes boisées, dont la pente rapide vient mourir sur ses bords. Ici et là un nombre considérable de petites îles sortent de l'immense nappage d'eau comme autant de bouquets d'arbres habilement ménagés, variés de forme et de grandeur; tantôt elles se baignent dans le cristal du lac, tantôt elles s'élancent hardiment en crêtes de rochers mesurant leur hauteur dans le reflet des eaux. Ici une baie profonde, là une pointe allongée, varient les contours du rivage en formant un ensemble d'un rare pittoresque. Mais la faim qui nous regarde en face ne nous permet pas de nous arrêter, et nous tournons le dos à un des plus beaux points de vue que nous ayons rencontrés dans toute notre exploration.

Nous reprenons le bois, désespérant presque de rencontrer cette Belle Rivière que nous cherchions depuis si longtemps; nous marchions sur un plateau élevé, lorsque notre oreille eut distingué un léger bruit interrompé de temps en temps par une légère brise. C'était comme le bourdonnement sourd d'un rapide, étouffé par l'éloignement

Après un instant d'hésitation, le bruit devenant plus distinct, nous en fîmes part à notre voisin, un des porteurs, qui nous répondit : " Ça se pourrait bien, on ne peut pas être loin à la fin." Nous marchâmes encore pendant une heure et nous n'eûmes bientôt plus de doute que nous arrivions à un cours d'eau considérable. Nous descendîmes un ravin profond en grand hâte et nous nous extasiâmes sur ce que nous appelâmes la Belle Rivière. En effet nous avions cru jusque ici qu'elle avait à peu près les proportions d'un grand ruisseau peu navigable, tandis que nous avions devant nous un cours d'eau profond et large, coulant majestueusement entre deux chaînes de montagnes séparées par une vallée assez large. A sa vue nous nous rappelions la rivière Chicoutimi ou la rivière Opika. L'espérance renaissait, car, sur une rivière comme celle-ci, nos radeaux auraient franchi en quelques heures la distance qui nous séparait des premières habitations, quelque considérable qu'elle fût. Toutefois il y avait une ombre au tableau ; à un demi-mille plus bas, la vallée se resserrait et un rapide interrompait la navigation en remplissant l'écho des montagnes du bruit de ses eaux roulées en bouillonnant à travers un lit pavé de gros cailloux. Si la rivière était souvent interrompue par de semblables obstacles, l'utilité des radeaux deviendrait nulle. Pendant que nous discutions ainsi, un des hommes était occupé à plaquer un arbre le long du rivage, sur lequel furent inscrits la direction suivie, la distance approximative parcourue et le nom des explorateurs, avec la date du 17 novembre 1863. Ceci fait, nous allâmes camper aux pieds du rapide, dans une petite baie, où nous avons toutes les facilités désirables pour construire nos radeaux. Une profonde sécurité régnait dans le camp. Nous devions être très-bas dans la Belle Rivière, et nos radeaux devaient nous transporter jusqu'au lac St. Jean. Dans le cas où nous rencontrerions quelque maison avant d'arriver au lac, nous ferions des approvisionnements pour continuer ensuite. Vu la certitude où nous étions de rencontrer les habitations le lendemain il était même question de faire un repas complet qui aurait absorbé le reste de nos vivres. Enfin le sommeil nous surprit rêvant déjà la fin de nos misères.

LES RADEAUX EN RIVIERE.

DE bonne heure mercredi le 18, nos sauvages se mirent à la construction de quatre radeaux. Chacun voulait rivaliser de vitesse dans la descente de la rivière, et comme nous avions

quelques rapides à sauter, il était important qu'ils ne fussent pas trop chargés, pour éviter les cailloux sur lesquels coulait une couche d'eau peu profonde. Cette fois nous adoptâmes une nouvelle construction. Les radeaux se composaient de deux pièces de bois seulement, reliées par trois traverses percées de fiches en bois. Ils mesuraient ainsi quinze pieds en longueur sur trois pieds, de largeur. L'avant était relevé comme le patin d'un traîneau pour offrir moins de résistance à l'eau et pour glisser plus facilement par-dessus les cailloux, sur lesquels nous jetterait le courant des rapides. Les deux pièces du radeau laissaient entre elles un espace de 18 pouces, recouvert seulement de quatre ou cinq branches sèches placées en travers et sur lesquelles nous nous asseyions en nous servant du bagage comme siège.

Dans cette position, perdre l'équilibre c'était prendre un bain certain, car en dehors de ce petit pont de 2 pieds sur trois nous avions de l'eau en avant, en arrière et des deux côtés. A dix heures, par un très-beau soleil, nous laissâmes la petite baie où nous avions construit nos vaisseaux, en prenant le courant de la rivière qui nous entraînait avec une rapidité de deux milles à l'heure. La gaieté revenait avec la certitude de rencontrer bientôt les premières habitations, et en poussant au large chacun a répété : " Allons aux maisons." Bientôt une brise fraîche engouffra dans la vallée que nous descendions, et à l'aide de notre couverture, de nos perches et de nos cordes de raquettes nous gréons d'un mât et d'une voile notre radeau, qui prend la tête de l'escadre. A chaque instant de nouveaux points de vue se présentaient à notre admiration, et chacun, faisait la remarque qu'on pouvait bien l'appeler la Belle Rivière. En effet, sur toute la distance des 6 ou 7 milles que nous avons parcourus ce jour-là, nous avons traversé une vallée magnifique avec des bas-fonds plantés de prairies naturelles et des collines d'une inclinaison très-moderée. Au reste la neige qui depuis la rivière Opika était devenue moins abondante, finissait de disparaître ici sous les chauds rayons du soleil qui dorait en ce moment le paysage. Un changement de température exceptionnel dans ce pays et tout-à-fait à notre avantage nous favorisait depuis quelques jours fort heureusement ; car, avec les neiges ordinaires de cette saison, pas un de nous ne serait arrivé au lac, s'il faut en croire l'opinion de nos sauvages les plus expérimentés.

Pendant cette joyeuse descente nous tirâmes un canard et un rat musqué. Nous

pensions naviguer ainsi toute la nuit jusqu'à ce que nous arrivions aux habitations, lorsque le bruit d'un rapide se fit entendre à l'avant au grand désappointement général. Nous approchâmes toujours jusqu'à ce que le bruit en grandissant nous avertit qu'il y avait danger à aller plus loin. A notre grand regret nous dûmes mettre à terre sur la rive droite, où nous trouvâmes un portage de canots bien débarrassé. C'en était fait de notre projet de souper ce jour-là aux maisons, et abandonnant nos radeaux au courant nous nous enfonçâmes de nouveau dans le bois dont nous pensions être sortis pour toujours.

NOTRE DERNIERE GALETTE.



OUS avançons à grands pas dans ce portage de canot, probablement fréquenté depuis des siècles par les tribus indigènes du pays, s'il fallait en juger par le sentier profondément battu que nous suivions. Ici et là pourtant quelques branches embarrassaient le passage et indiquaient qu'il avait été moins fréquenté depuis quelques années. Nous avançons toujours en nous étonnant de la longueur du rapide que nous évitions, bien persuadés que nous déboucherions bientôt sur le bord de la rivière, lorsqu'après une demi-heure de marche nous arrivâmes au contraire sur les bords d'un grand lac dont nous ne pouvions mesurer l'étendue. Quelle cruelle déception ! Au lieu de la rivière qui devait nous conduire aux premières habitations, un lac inconnu dans les profondeurs de la forêt ! Peut-être faisons-nous fausse route. Ce portage était-il autre chose qu'un chemin connu des indigènes pour aller chasser dans les lacs intérieurs ? Nous l'ignorions. Était-ce un raccourci pour passer d'une rivière à une autre ? Nous l'ignorions encore. Mais ce dont nous ne pouvions douter c'était que nous étions encore replongés dans le bois, sans la perspective d'en sortir avec deux repas seulement de vivres.

La surface du lac était glacée à l'extrémité où nous nous trouvions, mais pas assez pour porter. Les sauvages étaient dispersés sur le rivage pour en sonder la force, et nous même nous consultions la glace, cachés par un taillis épais, lorsque nous entendîmes une vive altercation à quelques pas de nous. Déjà nous avions surpris des expressions de mécontentement parmi nos sauvages depuis quelques jours. L'inquiétude avait jeté un malaise général dans tout le camp, et un de nos porteurs avait déclaré un jour à ses compagnons qu'il se débarrasserait bientôt de

son paquet, du moment qu'il n'y aurait plus de vivres, pour gagner plus tôt les habitations. Un autre avait manifesté l'intention d'oublier au départ un certain sac de petit plomb pesant 28 lbs., et dont une trentaine de coups de fusil tirés dans tout le voyage ne diminueraient guère le poids. Aussi écoutâmes-nous avec attention ce qui se disait entre quatre de nos sauvages, à cette heure critique où le découragement renaissait plus fort que jamais. "Qu'allons-nous faire" disait l'un ? "On devrait marcher toute la nuit et ne nous arrêter que lorsque nous aurions des vivres" répondait l'autre. "On a beau arrêter; la faim n'arrête pas elle," répondait un troisième, "et on n'a plus rien à manger." "Si on savait où on est seulement, reprit le quatrième; mais il peut y avoir loin d'ici aux maisons." Nous entendîmes alors un gros juron puis une exclamation de colère: "Que c'est de valeur d'être pris de même."... Un moment de silence suivit pendant lequel nous fûmes tentés de nous esquiver pour n'être pas vu mais nous tenions à connaître tout le danger de notre position et nous restâmes blottis dans notre cachette. "Eh bien, mes enfants" campons encore ce soir, "dit enfin le chef de la bande. "Demain moi je ne campe plus, reprit un des sauvages; je profite des forces qui me restent pour arriver aux maisons." Et ils se séparèrent pour commencer les travaux du campement. La soirée fut triste et chacun semblait regarder l'avenir avec crainte.

De bonne heure, jeudi le 19, tout le monde était sur pied interrogeant le ciel pour savoir quel temps nous aurions et disposés à faire une bonne journée de marche. Il ne nous restait de tous nos approvisionnements, sous lesquels pliaient dix porteurs pesamment chargés à notre départ, que trois livres de farine et $\frac{1}{2}$ livre de lard pour 10 hommes. Les apprêts de ce léger déjeuner ne furent pas longs, et le cuisinier dit en faisant son paquet remarqua qu'il n'aurait pas beaucoup d'ouvrage au souper. En effet nous avions complètement épuisé nos vivres et consommé notre dernière galette. Nous avions fait notre dernier repas.

UNE NUIT SANS SOUPER.



N très-beau temps favorisa notre marche sur la rive gauche du lac, que nous suivîmes sur une distance de quatre à cinq milles. Ici et là nous rencontrions des renversis qui nous forçaient de dévier de notre route; toutefois nous comptons sur le portage à l'autre bout du lac qui, espé-

rions-nous, nous ramènerait à la rivière. Le bois que nous traversions était planté d'essences feuillues et assez fourni de gibier pour nous permettre de tuer en un seul jour presque autant de pièces que nous en avions abattu pendant tout le reste du voyage. Chaque perdrix en tombant assurait le repas de deux hommes pour le soir ; aussi tous avaient-ils les oreilles et les yeux ouverts au moindre bruit qui trahissait la présence du gibier. Nous fîmes tant et si bien que huit perdrix et trois lièvres nous assurèrent amplement deux bons repas. Nous avions donc 24 heures devant nous et la confiance générale s'en accrût d'autant.

A travers mille obstacles, nous arrivons enfin au portage du bout du lac, et nous nous dépêchons dans l'espoir qu'il va nous conduire à la rivière que nous avions laissée le jour précédent. Nouvelle déception ; nous n'arrivons qu'à un second grand lac dont nous suivons cette fois la rive droite. En côtoyant le rivage nous apercevons quelques arbres coupés à la hache. C'est une pointe de quelques pieds qui a été abattue pour faciliter le relevé du lac ; en effet un jalon est encore là, enseveli il est vrai dans les broussailles, mais enfin il est là, et il indique un arpentage fait il y a dix ans. Nous avons maintenant la première indication du passage d'un blanc, mais nous ne savons encore où nous nous trouvons. Nous ne voyions pas de ligne de townships ; par conséquent ce relevé doit être un arpentage isolé, à cent milles peut-être des premières habitations ; à trois heures et demie nous arrivons à la décharge de ce second lac, que nous traversons sur une chaussée de castors. En suivant toujours le bord nous rencontrons un nouveau portage dans lequel nous nous enfonçons, comptant bien cette fois atteindre la rivière. La nuit nous surprend et nous sommes obligés de camper dans le bois. Le cuisinier contre son attente a beaucoup à faire, et la chaudière reçoit les trois perdrix et deux lièvres qui forment le repas du soir. Il est certain que si notre chasse nous approvisionnait aussi bien tous les jours, nous pourrions vivre longtemps à ce régime ; mais vienne le mauvais temps et nous ne tuons rien. L'inquiétude existe toujours.

Nous décampons le lendemain après avoir consommé le reste du gibier, et un ciel de plomb avec une pluie torrentielle jettent le découragement dans toute la troupe au moment du départ. Nous suivions toujours le portage tracé dans un ruisseau desséché, au fond d'un ravin assom-

bri par les hautes montagnes qui le bordent et le couvert épais des gros arbres. Tout-à-coup le ciel se couvrit de gros nuages qui répandirent des ténèbres profondes tout autour de nous. La pluie tombait par torrents et descendant des collines dans le ruisseau servant de portage, l'inondait complètement. Nous ne pûmes y tenir ; comme nous marchions le second à la tête de la colonne, nous nous arrêtâmes sous un gros arbre vert pour éviter le gros de l'orage. Nous vîmes tous nos porteurs passer successivement devant nous, ruisselants d'eau et de sueur, mais ne s'arrêtant pas, poussés par le besoin d'arriver et par la crainte d'être laissés en arrière. Jamais nous n'avions vu de scène plus sombre, de misère plus vraie. Le dernier de la colonne était passé, et malgré la continuité de la pluie, dont nous étions déjà trempé au reste, dépassant les retardataires, nous atteignîmes la tête de la colonne arrêtée à la berge de la rivière, que nous avions retrouvée. Pendant un mille, nous descendîmes le cours d'eau pavé de gros cailloux jusqu'à ce que nous arrivions aux eaux navigables, où nous commençâmes la construction de nouveaux radeaux.

Deux de nos sauvages, Thomas et Nicolas, étaient complètement épuisés et ne pouvaient donner un coup de hache ; il fallut donc que les cinq autres fissent à eux seuls tout l'ouvrage. Nous bâtîmes ainsi trois radeaux, dont le nôtre était le plus grand, et pour cette raison recevait quatre passagers, tandis que les deux autres n'en recevaient que trois. Pendant que nos deux sauvages étaient à la construction de notre radeau, nous avions allumé un feu sur la grève, alimenté par les copeaux, et tout en réchauffant nos membres glacés par la pluie froide, nous faisons sécher leurs paletots et le nôtre en les tendant sur des branches plantées dans le sable autour du feu. Dans l'après-midi la pluie cessa, et à deux heures, au moment du départ, nous avions à peu près séché nos vêtements en les brûlant à plusieurs endroits.

Nous nous embarquâmes, et le courant nous entraîna avec une rapidité réjouissante de plusieurs milles à l'heure. Nous descendîmes ainsi quelques rapides en luttant de vitesse et sans accident. Tout allait pour le mieux lorsqu'un grand bruit nous avertit qu'un nouvel obstacle se présentait sur notre route. C'était un rapide long et dangereux, que le premier radeau ne voulut pas descendre sans en avoir préalablement vu les difficultés. D'ailleurs Thomas et Nicolas qui montaient ce radeau, ne pou-

vaient aller plus loin tant ils étaient épuisés et transis. Il était quatre heures et nous eûmes ordre de mettre à terre. Personnellement nous étions d'avis de continuer aussi loin que possible par le magnifique clair de lune qu'il faisait, et nous ne comprenions pas l'opportunité de camper si tôt lorsque nous n'avions rien pour souper. Toutefois nous arrêtâmes, bien décidé à ne plus camper avant d'arriver aux premières habitations.

Après avoir soigneusement attaché nos radeaux aux arbres du rivage, les travaux du campement commencèrent. Jamais nous n'oublierions cette soirée, dont chaque détail était bien fait pour laisser dans notre âme un long souvenir. Près du feu que nous venions d'allumer était agenouillé Nicolas, assis sur ses talons les coudes appuyés sur ses genoux et le visage caché dans ses mains. Il faisait pitié à voir, et devait être le premier à succomber dans ce voyage de misère. Pas un mot ne s'échappait de ses lèvres, mais sa poitrine exhalaît une plainte incessante, dont les sons intérieurs nous donnaient le frisson, car nous ne pouvions oublier que de lui à nous il n'y avait que la distance de deux ou trois jours. Assis sur un tronc d'arbre et se tenant à l'écart, l'œil vitreux, Thomas, son fils, regardait tout avec une expression indéfinissable de peine et d'étonnement. Il semblait qu'il fût surpris de se trouver si faible, lui le plus vigoureux porteur du parti, lui toujours le premier en avant, dont le bras de fer taillait avec tant d'habileté et de force dans la forêt. Il était là immobile, incapable de mouvement et sa hache, devenue inutile dans ses mains, servait en ce moment à ses compagnons moins épuisés.

Jacques, notre infirme, tenait bon, ainsi que Simon et son fils, Moïse, et Jean Baptiste. Les tentes étaient levées lorsque Simon, fils, nous arriva en boitant; il venait de s'ouvrir avec sa hache une large blessure sur le haut du pied, entre les deux premiers doigts. Encore un blessé au moment où nous avions besoin de toutes nos forces! Sur nos sept porteurs il ne nous restait donc pour ainsi dire que trois hommes valides, et encore Simon souffrit-il encore de ses reins et d'une blessure au bras. Tout semblait s'opposer à notre sortie de la forêt.

Lorsque la nuit vint envelopper de ténèbres notre camp découragé, le plus morne silence régnait parmi nous. Le feu du bivouac n'éclairait plus ces fraîches figures, si rieuses au départ, et qui chaque soir attendaient gaiement le souper, dont les gros

bouillons, en s'élevant au-dessus du pot-au-feu, réjouissaient les oreilles et les yeux des voyageurs. Le cuisinier avait renoncé à ses fonctions, faute de matériaux, et après cette longue journée de marche, de pluie et de fatigues, nous n'avions qu'une dernière pincée de thé pour nourrir dix hommes. Disons-le, le cœur nous saignait en contemplant l'expression de désappointement marquée sur les traits amaigris de ces hommes habitués aux plus rudes travaux, mais non à se passer de souper, la faim venue, et elle était arrivée depuis quelques heures avec son cortège de tiraillements d'estomac. Depuis longtemps, les rations avaient été diminuées, et au moment où elles manquaient complètement, les hommes, comme on l'a vu, étaient déjà en partie épuisés. En prenant notre dernière tasse de thé, la discussion s'engagea sur le nombre de jours que nous pouvions vivre ainsi sans manger. "Je crois, disait M. Neilson, qu'on peut vivre comme cela trois ou quatre jours en marchant, mais après cela on ne doit pas aller loin." "C'est le deuxième jour, répondit Simon, qu'on souffre le plus, après cela on affaiblit, mais on ne souffre pas beaucoup. Si on savait seulement où on est." "Moi je crois, reprit M. Neilson, qu'on est encore bien haut dans la rivière et qu'on sera peut-être deux ou trois jours avant d'arriver à la rivière des Aulnets. Si on peut rencontrer des maisons là, on est bien sûr d'y arriver. Mais, qui sait, peut-être bien qu'on ne rencontrera pas de maisons avant d'arriver au lac, et alors il nous faudra trois ou quatre jours de plus. On aurait, je crois, plus court à trouver les maisons en allant à l'Est; il ne doit y avoir que quelques milles d'ici au lac Kenogomichiche." "On fera mieux, répondit Simon, de suivre la rivière, maintenant qu'on l'a on est bien sûr qu'elle descend vers le lac, et il faut toujours qu'elle ait un bout sûrement. Toujours que, si le bon Dieu veut nous prendre, il a son embelle à cette heure; mais sûrement il n'est pas assez mauvais pour nous faire tous mourir de faim."

Telle était en effet notre seule espérance de salut, et de bonne heure les couvertes se refermèrent sur les dormeurs, qui s'efforcèrent de se convaincre de la vérité de cet axiome: "Qui dort dîne."

A CONTINUER.

La suite de la troisième partie: la quatrième partie: Avenir du lac St. Jean; et la cinquième partie: Retour et Conclusion, pour le prochain Numéro.